

LAURENT COURNARIE

LA MATIÈRE

Introduction. Avant l'écroulement de la tour World Trade Center le 11 septembre 2001, on a pu dire que le monde est devenu plus sûr. L'écroulement de la tour World Trade Center le 11 septembre 2001 a été un événement d'une importance capitale. Ce jour-là, un attentat a été perpétré contre la tour World Trade Center, qui a entraîné la mort de milliers de personnes. Cet événement a eu des conséquences importantes sur le monde entier. Il a entraîné une prise de conscience mondiale et a conduit à des mesures de sécurité plus strictes. Il a également entraîné une réflexion sur la sécurité des infrastructures et sur la résilience des villes. Enfin, il a entraîné une prise de conscience de la vulnérabilité de notre monde et de la nécessité de renforcer notre sécurité collective.

1.1.1. Le monde est devenu plus sûr

C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues.

Pour l'instant, il est peu probable d'obtenir ce qu'il y a de plus sûr. Il est plus probable que les psychologues, les psychologues et les psychologues aient travaillé ensemble pour améliorer la sécurité. Ils ont travaillé ensemble pour améliorer la sécurité et ont travaillé ensemble pour améliorer la sécurité. Ils ont travaillé ensemble pour améliorer la sécurité et ont travaillé ensemble pour améliorer la sécurité.

1.1.2. Le monde est devenu plus sûr

C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues. C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues. C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues. C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues.

1.1.3. Le monde est devenu plus sûr

C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues. C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues. C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues. C'est une idée de la sécurité qui a été introduite par le monde des psychologues.

Les données ont été obtenues auprès de l'Institut de la sécurité et de la santé au travail, Université de la Nouvelle-Galles du Sud.



Cours professé par
LAURENT COURNARIE

1996 - 1997

Philopsis éditions numériques

<http://www.philopsis.fr>

philopsis

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

SOMMAIRE

LA MATIÈRE : LA CHOSE DU MÊME NOM
LA MATIÈRE ET LE PRIMAT DE LA FORME
LA DIALECTIQUE DE LA MATIÈRE ET DE SON ESSENCE
MATÉRIALISME ET MATÉRIOLOGIE
L'EMBARRAS DU MATÉRIALISME À SE DÉFINIR
LE MATÉRIALISME EN TANT QU'ATOMISME
MATÉRIALISME ET NOUVELLE PHYSIQUE

1) LA MATIÈRE : LA CHOSE DU MÊME NOM

Qu'est-ce que la matière ? C'est l'ensemble de la réalité accessible à l'expérience ordinaire et scientifique. Ou plutôt la matière c'est le monde ou ce dont il est fait. Cette différence n'est pas mince : le matérialisme consiste précisément à soutenir la première thèse en l'identifiant à la seconde. La matière y joue en effet le double rôle d'objet à expliquer – et il n'y en a pas d'autre : c'est le réel, sans arrière-monde – et de principe d'explication. D'où l'heureuse définition qu'Engels donnait du matérialisme : « l'explication du monde par lui-même (*Erklärung der Welt durch sich selbst*) ».

Mais avant d'être chose ou principe de toutes choses, la matière est un mot et c'est du mot et de son usage qu'il faut partir. La polysémie du mot « matière » contient sinon tous les problèmes philosophiques de sa notion, du moins les principaux, en évitant d'en faire immédiatement une question spécifiquement philosophique ou scientifique. Ou encore le premier problème philosophique de la « matière » c'est le fait de sa polysémie.

Par matière on veut dire :

- au sens technique, commun entre la philosophie et les sciences, « la substance qui constitue les corps », la substance corporelle.

- au sens large, le mot « matière » peut désigner n'importe quoi. Tout objet d'une activité humaine (en matière de ...). Il y a autant de matières que de disciplines ou d'activités auxquelles peut s'appliquer le génie humain. La matière est ici sans aucune détermination mais en reçoit de l'activité qui la constitue. On dira qu'une matière se définit comme le corrélat d'une activité qui la détermine en l'informant. La matière est l'objet qui correspond à toute espèce d'activité humaine qui joue à son égard une fonction de transformation ou d'information.

- dans un sens aussi courant et lui-même multiple, on parle de la matière comme de ce sur quoi se constitue la pensée ou l'action. La pensée comme l'action prend appui sur quelque chose qui lui sert de base. On parle ainsi de la matière d'un raisonnement, du contenu matériel de la proposition en opposition à sa simple forme. On distingue entre la vérité matérielle et la validité formelle.

La question est alors de savoir comment la « matière » peut signifier à la fois la substance corporelle (la matière sensible) et le corrélat de l'activité ou de la forme de la pensée. Cette polysémie est-elle fortuite ou réglée à partir d'une essence de la matière qu'il s'agirait de dégager ?

Bien entendu on peut se contenter de l'argument de la pure équivocité. C'est le même mot, mais qui ne désigne pas la même chose. On aurait un

rapport d'homonymie entre la substance corporelle et l'objet indéterminé d'une activité ou de la pensée. Mais on peut prendre le problème à l'envers. C'est parce que la matière est la substance de toutes choses, qu'elle se dit des activités ou des raisonnements comme elle se dit des corps. Tout est matière ou effet de la matière. Les sens dérivés du mot « matière » sont le résultat, au plan du langage, de ce qui se passe réellement dans les choses. Autrement dit ce n'est pas un hasard mais un effet qui dérive nécessairement de la nature du réel.

Il y a une troisième position qui maintient le principe d'une polysémie réglée sans se satisfaire de la réduction matérialiste. On a en effet remarqué que deux de ses emplois mettaient la matière en présence d'un autre élément, la forme. Ici la matière n'existe pas séparément de sa mise en forme. La matière c'est le donné, indéterminé tant qu'il n'est pas mis en présence d'une forme. Il n'y a donc jamais la matière, mais la matière et la forme – ce qui ne préjuge rien sur l'impossibilité d'une forme sans matière. La matière n'est pas un absolu, ce n'est pas un concept autosuffisant mais essentiellement relatif. La matière c'est toujours, philosophiquement, la matière-et-la-forme, ou la matière par rapport à la forme. Dans ces conditions, c'est à partir de cette relativité conceptuelle que se laisse aborder le premier sens du mot « matière ». La matière est bien aussi la substance corporelle, mais si la matière est indissociable de la forme, alors il y a autre chose dans les corps, dans la substance corporelle, que la matière.

Si l'on résume, on voit qu'il est possible d'articuler cette polysémie en partant de deux points de vue qui fondent deux conceptions philosophiques opposées. Soit l'on pose que la matière est la substance corporelle et que tous les usages du mot matière se font par référence à ce sens premier – tous les autres sens ne sont que des emplois métaphoriques du sens physique et sensible ; soit l'on pose que la matière est un concept relatif, et alors la nature du monde physique ne s'explique pas seulement par l'hypothèse de sa réalité corporelle. D'une certaine façon, c'est la nécessité d'articuler toujours le concept de matière à celui de forme, manifeste dans les deux sens « dérivés » du mot matière, qui prévaut même pour la matière au sens physique. Tout ce qui se dit comme matière se dit relativement à une forme. Donc le principe de la polysémie n'est pas ici la matière mais la relation matière-forme. Selon la première perspective on dira que la matière est l'essentiellement déterminant – c'est le matérialisme ; selon la seconde qu'elle est l'essentiellement déterminable – c'est la métaphysique aristotélicienne et peut-être toute métaphysique future. Ici la matière est le corrélat de la forme : rien n'est ni ne peut être conçu autrement qu'en termes de matière et de forme ; là, au mieux, la forme est un moment de la matière : rien n'est ni ne peut être conçu sinon comme matière, la matière est tout et partout, l'être et le principe qui rend intelligible l'être, raison d'être et de connaître à la fois, de l'apparition de la matière au développement de la vie, à la venue de l'homme et au déroulement de son histoire et à l'esprit qui en parcourt l'évolution. Nous retrouvons la définition d'Engels.

2) LA MATIÈRE ET LE PRIMAT DE LA FORME

La complémentarité de la matière et de la forme vaut pour la pensée et pour l'être. Ou encore l'être n'est intelligible et la pensée intelligente qu'à condition de supposer un élément déterminable, la matière, et un élément déterminant, la forme. Cette position a été formulée par Aristote (doctrine hylémorphique). Mais on la retrouve encore chez Kant, alors même que sa philosophie théorique n'est pas aristotélicienne. Il affirme en effet dans l'*Amphibologie des concepts de la réflexion* : « Ce sont là deux concepts qui servent de principes à toute autre réflexion, tant ils sont inséparablement liés à tout usage de l'entendement. Le premier signifie le déterminable en général, le second, sa détermination ». La matière et la forme ne sont pas des concepts comme les autres. Ce ne sont même pas des catégories, mais des principes de tout usage de l'entendement. L'entendement consiste à synthétiser des représentations. Le divers donné requiert toujours un opérateur d'unité qui est une mise en forme. Elle peut être sensible et pourtant *a priori* (les formes pures de l'espace et du temps) ou intellectuelle (les catégories de l'entendement). La complémentarité entre la forme et la matière vaut pour le jugement comme pour la réalité.

Il y a donc, par delà Aristote, une tradition philosophique forte qui ne pense la matière que relativement à la forme. Face à cette tradition dominante, l'autre position pense la matière pour ainsi dire à partir d'elle-même, et cette tradition minoritaire pendant longtemps et donc militante se définit comme matérialisme. La première tradition est en quelque sorte sans nom – on ne peut l'identifier simplement à l'idéalisme (l'être est posé pas l'esprit) et moins encore au spiritualisme : on ne saurait dire que la philosophie est d'une manière générale « immatérialiste » ; l'immatérialisme est une doctrine philosophique particulière, celle de Berkeley, et qui passe aux yeux de nombre de philosophes, pour une thèse extravagante (« Il n'y a pas d'autre substance, au sens strict, que l'esprit ... Il n'y a pas de matière, si, par ce terme, on entend une substance non pensante qui existe hors de l'intelligence ») – tandis que l'autre paraît mieux identifiable (= matérialisme). Mais d'une part on verra que l'unité du matérialisme est problématique. S'il y a une tradition du matérialisme, elle est loin d'être homogène. D'autre part le fait que l'autre tradition soit sans nom prouve à quel point elle domine l'histoire de la philosophie. La question de la matière divise l'histoire de la philosophie.

Car cette tradition ne se contente pas de rapporter toujours la matière à la forme. Elle pose entre ces notions complémentaires une hiérarchie qui profite toujours à la forme. On peut dire qu'inafailliblement, et c'est l'argument que le matérialisme n'a pas de mal à dégager, penser la matière

relativement à la forme c'est penser la matière au profit de la forme ou à partir de la forme. Dans l'opposition forme/matière, c'est la forme qui joue le rôle déterminant. Il n'y a pas de forme qui ne soit forme d'une matière, mais c'est la forme qui est l'élément « noble » du couple. Kant est en cela l'héritier de l'histoire de la philosophie qui elle même reprend l'opposition que la philosophie grecque, Platon peut-être le premier, a conçue entre l'*eidos* et la *hylè*. Relativiser la matière par rapport à la forme c'est toujours affirmer le primat de la forme sur la matière et reléguer la matière dans la région du non-sens, du pur divers. Si l'être c'est la forme, la matière n'est pas ou est l'in-forme. On peut même se demander si cette opposition n'assume pas, au plan conceptuel, tout un système de couples d'opposés : le pur et l'impur, le masculin et le féminin, rappelant que la raison s'enracine dans le mythe. En tous cas c'est la forme qui institue l'expérience, qui constitue la connaissance en lui assignant précisément des limites, et par là assure le règne de l'esprit sur les choses. Affirmer le primat de la forme sur la matière c'est en quelque sorte un énoncé performatif.

On voudrait pour terminer ces considérations, parcourir rapidement cette tradition qui rassemble les systèmes philosophiques les plus différents autour de l'affirmation du primat de la forme sur la matière, confondant la priorité logique de la forme sur la matière avec sa priorité ontologique. On peut se demander si c'est l'analyse de l'être ou du connaître qui fonde cette primauté de la forme sur la matière, à moins qu'on ne puisse distinguer ces deux plans comme c'est le cas chez Aristote.

Le déni de la matière est donc une constante de la tradition de la philosophie. Ou plutôt la philosophie a toujours incliné à la dématérialisation ou à la spiritualisation du réel. D'une façon générale, la matière condense toutes les imperfections, ou constitue l'origine de toute limitation. La matière est le principe même de la finitude. Ainsi, si l'homme peut espérer atteindre une perfection supérieure, s'immortaliser autant qu'il lui est possible, imiter le divin, il doit remonter la pente de la matière, s'arracher à elle pour tenter de s'identifier à ce qui est purement formel. C'est tellement vrai que longtemps la matière a pu passer pour l'origine même du mal. C'est pourquoi la pensée attribue toutes les qualités négatives à la matière. La matière c'est le règne de la pesanteur, de l'inertie, c'est le donné, c'est-à-dire le divers et l'indéterminé initial. Au commencement il y a la matière, c'est-à-dire au commencement il y a le mal dans l'être. Mais elle reçoit aussi les déterminations les plus contradictoires : rigidité/étirement, résistance/inconsistance, passivité/force ... Ce déni de la matière remonte loin dans les profondeurs de l'esprit. Et l'on peut se demander si le concept philosophique de la matière, toujours rapportée à la puissance, l'indétermination, la passivité, plus ou moins rabattue sur le non-être, n'est pas le produit d'un imaginaire, d'un travail de l'esprit sur des images primitives et non critiquées, de sorte que le vrai rationalisme devrait commencer par procéder à une « psychanalyse » de cet imaginaire qui est passé imperceptiblement dans le rationalisme métaphysique : « Une philosophie de la matière engage d'abord l'homme entier et [...] il faut par

conséquent une tenace psychanalyse pour placer la philosophie chimique dans le climat de la rationalité » (Bachelard, *Le matérialisme rationnel*, p. 48).

En outre ce déni, de la matière qui fait le fond de la position philosophique sur la matière, et qui ne procède peut-être pas purement de la réflexion rationnelle, se retrouve dans tous les domaines de la philosophie et dans la culture qui s'est construite avec elle. Ainsi en morale comme en esthétique, les valeurs du bien et du beau revendiquent leur appartenance au formel. C'est bien manifeste chez Kant qui distingue d'une part les principes pratiques qui supposent un objet (= matière) de la faculté de désirer (inférieure), et qui, se rangeant tous sous le principe de l'amour de soi et du bonheur, ne sauraient servir de loi morale, et le principe de la moralité qui consiste au contraire dans la simple forme de la loi ; et d'autre part le plaisir d'agrément, plaisir par les sens, plaisir sensuel c'est-à-dire matériel, et le plaisir esthétique à l'appréhension de la forme d'un objet de l'intuition. Hegel dans la philosophie de l'art renchérit en faisant de la dématérialisation la loi de l'histoire de l'art. Et de fait l'art classique soumet la couleur au dessin, c'est-à-dire privilégie la forme sur la matière. Du moins le conflit de la couleur et du dessin parcourt toute l'histoire de la peinture.

Donc à propos de la matière, trois positions se dégagent déjà :

- l'immatérialisme ou la négation de la matière comme d'une substance en dehors de l'esprit. Cette position est tardive et n'a été défendue que par Berkeley. Il s'agit d'après Kant d'un « idéalisme dogmatique » (*CRP*, p. 305), parce que Berkeley pose comme thèse métaphysique l'inexistence de la matière en dehors de l'esprit, qu'il qualifie ailleurs d'« extravagant » et de « mystique » (*Prolégomènes* § 13). C'est d'ailleurs dans des termes assez comparables que la conviction de Philonous est présentée par Berkeley lui-même (1712) :

«- Hylas : On vous représentait, dans la conversation de la nuit dernière, comme l'homme qui soutenait l'opinion la plus extravagante qui entra jamais dans l'intelligence humaine, que dans le monde, il n'y a rien de semblable à une substance matérielle . [...] Quoi ! peut-il y avoir une opinion plus extravagante, plus contraire au sens commun, ou un exemple plus clair de scepticisme que de croire qu'il n'y a rien de tel que la matière » (*Trois dialogues entre Hylas et Philonous* , pp. 64-65 - Aubier).

- la tradition philosophique dominante dans l'histoire, qui pose le primat de la forme sur la matière et qui de façon constante déprécie la matière, sur le plan logique (logique formelle), moral (morale déontologique), esthétique (beau), en s'appuyant sur une thématique métaphysique massive : l'opposition entre deux substances ou deux plans d'être (la matière/le sensible ; la forme/l'intelligible).

- la tradition minoritaire du matérialisme qui, ne reconnaissant pas d'autre substance que la matière, sans cesse en bute aux attaques de la tradition forte au nom de l'immoralisme et de l'athéisme que ses principes entraînent.

3) LA DIALECTIQUE DE LA MATIÈRE ET DE SON ESSENCE

Si la philosophie nie la matière à chaque fois qu'elle la pense, puisqu'elle la soumet toujours à l'acte de la forme - la matière c'est ce qui n'est pas encore, ce qui n'existe que par l'acte de la forme, ce qui résiste à cette information, ce qui menace l'être de se défaire ; la matière c'est ce contre quoi la forme doit lutter, ce dont elle doit toujours triompher pour que l'être et la connaissance soient possibles ; la matière c'est l'autre de la forme, la puissance du négatif face à la détermination de la forme - ; bref si la philosophie a la fâcheuse tendance à aliéner la matière à la forme, on pourrait espérer que le matérialisme constitue la philosophie qui, sans préjugé, rende à la matière toute sa dignité ontologique. Le matérialisme n'est-ce pas la philosophie de la matière, c'est-à-dire celle qui pense la matière non pas à partir d'autre chose qu'elle, mais à partir d'elle même, c'est-à-dire encore qui pense tout à partir de la matière ? La matière y devient la mesure de toute pensée sur la matière. Tournons-nous donc vers le matérialisme. Nous nous poserons successivement deux questions : 1) le matérialisme est-il la philosophie vraie de la matière ? 2) comment définir le matérialisme ? On va le voir, l'affirmation du primat de la matière ne va pas non plus de soi et embarrasse le matérialisme jusque dans sa propre définition.

Tout ce qui est est matériel, tout étant est matériel, donc l'être est matière. Qu'est-ce que la matière ? L'être même, la racine de tout étant. Derrière la matière il y a encore la matière. Tout se résout dans la matière. L'esprit n'est pas une substance mais un mode de la substance unique et infinie qu'est la matière. Entre l'esprit et la matière il n'y a pas de différence substantielle. Entre l'être et l'étant, d'une manière générale il n'y a pas de différence ontologique. Tous les étants sont faits de la même et unique substance : la matière. L'être, ou l'essence de tout étant - les atomes invisibles du matérialisme antique, principes de la réalité sensible et visible - n'est rien d'autre que matériel comme le sont les corps composés ; l'être est absolument homogène à l'étant. Le matérialisme ne fait qu'approfondir l'intuition commune, mais en évitant dans cet approfondissement, dans la connaissance de la matière, de supposer la nécessaire médiation d'un autre plan de réalité. L'atome est invisible, intangible. Il existe pourtant, c'est une hypothèse nécessaire du raisonnement. Et pourtant il est comme le corps visible et tangible, doué des mêmes déterminations sensibles et matérielles, une forme, une consistance, un poids. La forme même est, remarquons-le, un état ou une propriété de la matière et n'appartient pas à un autre plan du réel.

Qu'est-ce que le matérialisme alors, sinon la philosophie de la matière, qui ne fait qu'approfondir de façon conséquente notre intuition de la réalité ? C'est la philosophie qui énonce la vérité de la matière et, partant, la vérité du monde, puisque la matière constitue l'être même de toute chose. Opter parmi tous les systèmes philosophiques possibles pour le matérialisme, c'est opter pour la vérité ultime, pour la philosophie vraie et donc pour la philosophie qui seule peut nous instruire sur la nature ou l'essence de la matière.

Mais à partir de là rien n'est simple. L'être de tout étant c'est la matière. On ne peut concevoir aucune forme d'être qui ne soit pas matérielle. La matière est la limite de toute image ou de tout concept de l'existence. Concevoir une chose réelle ou possible, c'est toujours se la représenter comme quelque chose de matériel - même les dieux sont des corps chez Epicure. Et si l'ontologie trouve sa limite dans la notion de matière c'est parce que le matérialisme est l'ontologie véritable. La matière est la substance de toute chose. Mais qu'en est-il de l'essence même de la matière dont tout étant est fait ?

L'esprit cherchait le repos dans cette vérité première et ultime : rien n'existe hors de la matière, c'est-à-dire rien n'existe en dehors de ce corps par lequel je vis au milieu des corps. C'est l'esprit qui, parce qu'il croit appartenir et être destiné à une réalité radicalement autre, fatigue et tourmente indéfiniment l'esprit. Mais il suffit de reconnaître une fois pour toutes que je suis fait de la même matière que les étoiles, que par tout mon être j'appartiens au tout de la matière, et qu'au-delà de cette existence matérielle il n'y a rien ; cette seule connaissance est propre à tempérer et finalement à annuler toutes les angoisses que l'esprit suscite sur sa nature. C'est l'hypothèse de la transcendance de l'esprit sur le corps qui est la cause de toutes craintes et de toutes les angoisses. Le matérialisme est la vraie sagesse, la seule et qui a l'avantage de réconcilier le bonheur et la vertu.

Mais l'ataraxie est menacée, la constitution de la sagesse à partir de l'ontologie matérialiste est précaire dès qu'on pose la question de l'essence de la matière. En dernière instance, de quoi est fait ce dont tout est fait ? Si les réponses sont diverses, comme l'histoire l'atteste, alors la matière est diverse et le matérialisme se décline au pluriel. C'est des matérialismes qu'il vaudrait mieux parler. Mais c'est aussi la matière qui est affectée par ce pluralisme. Il y a des matérialismes donc des matières (matières et matérialismes). Le matérialisme est vrai en énonçant que l'être est matériel mais ce monisme ontologique disparaît quand il s'agit de savoir quelle est l'essence de la matière. La matière est-elle atome, mécanisme, vie ? Ou alors le matérialisme est une ontologie générale (métaphysique) qui attend de la science un contenu positif. Le matérialisme ne dit rien d'autre sinon que l'être est matière. Si le matérialisme ne peut rien énoncer de plus, il est sans doute une ontologie mais avec la pauvreté qui peut caractériser l'ontologie : l'être est, le non-être n'est pas, mais l'être est le concept le plus général, donc indéfinissable. En l'occurrence : la matière est, l'immatériel n'est pas, la matière est le concept le plus général, donc indéterminable.

On peut certes relativiser la portée de cette question de l'essence de la matière. Epicure déjà avait conçu la théorie (*ad hoc*) des explications multiples, pour ne pas différer davantage l'ataraxie et le bonheur de l'âme, malgré l'incertitude des connaissances relatives à certains phénomènes physiques (la foudre notamment). La conviction matérialiste que tout s'explique naturellement, donc que tout phénomène est une configuration d'atomes, un événement de la matière, suffit à la conquête de la sagesse qui est le but de la philosophie puisqu'elle est la condition d'un bonheur véritable. Mais le matérialisme renonce à son projet de fonder la sagesse, l'éthique sur la physique. Le matérialisme ne peut être une sagesse s'il n'est pas la science de la matière. Ou bien le matérialisme poursuit la recherche et la connaissance de l'essence de la matière, en risquant de remettre à jamais l'ataraxie - la connaissance est un procès où l'âme, conquise par le désir de savoir, est perpétuellement inquiète - ou bien il se satisfait de la conviction que tout est matière et s'explique par des causes naturelles - l'éthique est possible mais infondée.

On peut alors, comme les philosophes soviétiques, dans les années 1925-1952, pressés par les découvertes de la science « bourgeoise » qui « atomise » le concept matérialiste de la matière (la théorie quantique entraîne la disparition de la matière), proposer la thèse d'un double concept de la matière. C'est tout le sens de l'effort de Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* de donner une définition du concept de matière, dont on reconnaît par ailleurs le statut de catégorie fondamentale de l'ontologie, (« le point de départ du matérialisme dialectique est la connaissance de l'existence objective de la matière en éternel mouvement et développement » ; « le concept de matière est le plus large et le plus compréhensif pour exprimer ce qu'est la vraie réalité » ; « le concept de matière est le concept fondamental du matérialisme », si large que ce concept englobe tout ce que la science a déjà découvert et peut découvrir à l'avenir sur la structure des êtres matériels. Mais cette solution est ruineuse pour le matérialisme dialectique et pour le marxisme car elle brise le lien dialectique entre la science et la philosophie. Le matérialisme dialectique se reconnaît l'héritier des philosophes matérialistes de l'Antiquité et de l'*Encyclopédie*, mais se prétend qualitativement différent. Il prétend au statut de « matérialisme scientifique ». Mais il attaque le matérialisme philosophique à sa racine. Si philosopher c'est comprendre que tout est matière, et sur cette base, fonder l'éthique, mais si la philosophie est impuissante à répondre à la question de l'essence de la matière, le matérialisme retombe dans l'impasse de la position aristotélicienne, si souvent dénoncée par ces mêmes philosophes soviétiques, de parler d'une matière en soi qui ne serait la matière d'aucune chose réelle. Il n'y a pas grande différence à définir la matière comme pure puissance, comme ce qui serait purement indéterminé, ou comme ce qui est plus profond que toutes ses formes concrètes d'existence. Le matérialisme ne s'expose pas aux connaissances variables de la science en procès - c'est le matérialisme qui est la vérité de toute science, et non la connaissance scientifique qui est la

vérité du matérialisme : la matière est irréductible aux connaissances positives des sciences, elle devient une réalité purement abstraite et transcendantale : « le concept de matière est le plus général. Tout ce qui est représente les différentes manières d'être de la matière ; celle-ci ne doit pas être comprise comme la partie d'un genre » (id. p. 96). Mais qu'est-ce que la matière qui n'est rien de ce que la pensée, et particulièrement la science, détermine comme matériel, ou comme élément fondamental de la matière ?

La question de l'essence de la matière est celle qui travaille de l'intérieur le matérialisme, qui fait naître son histoire (des matérialismes) et qui confronte la philosophie à la science. On ne peut parler de la matière comme de la réalité objective elle-même, en faire la base théorique et critique de tous les discours, en mettant entre parenthèse la question de l'essence de la matière. Ou bien alors le concept premier est un *alogon*, le plus obscur de tous les concepts. Le fondement de l'être, l'essence de la matière, est inaccessible au discours et à la connaissance mais alors comment le matérialisme peut-il fonder sa prétention de scientificité et d'ontologie⁵ ? Ainsi la question de l'essence de la matière est bien celle qui entraîne la division interne du matérialisme en une pluralité de matérialismes, la dialectique du matérialisme philosophique et du matérialisme scientifique. Le plus difficile n'est pas d'énoncer que tout est matière mais de déterminer son essence. Dans cette recherche le matérialisme fait l'épreuve de sa vérité, c'est-à-dire aussi bien de la vérité de la matière.

Autrement dit le matérialisme avance que la matière est la réalité objective et tire de cette thèse la force de sa position. Mais le matérialisme doit encore, pour prouver sa vérité, pouvoir déterminer l'essence de la matière. La matière est la vérité de tout étant, c'est l'être même, si l'on sait dire la vérité de la matière c'est-à-dire son essence. Or la réponse à cette question n'est pas univoque. Il y a autant de matérialismes qu'il y a de manières de concevoir l'essence de la matière. Donc il y a autant de matières que de matérialismes puisque la détermination de la vérité de la matière (son essence) est la vérité de la thèse ontologique du matérialisme (la matière est l'être de tout étant). Mais sur ce terrain, la philosophie est en concurrence avec la science. Les découvertes scientifiques sur la structure de la matière mettent à l'épreuve le matérialisme en suspendant toujours davantage la réponse à la question de l'essence de la matière, rendant problématique la fondation du matérialisme, et le renvoyant au domaine philosophique (voire idéologique). Donc, puisqu'on ne peut dissocier la thèse ontologique de la visée gnoséologique, l'affirmation du primat absolu de la matière, de la détermination de son essence, ou bien le matérialisme est vrai, c'est la vraie philosophie de la matière, ou encore la philosophie qui énonce la vérité de la matière, mais sur le mode du pluralisme philosophique. Ou bien le vrai matérialisme n'est pas philosophique mais scientifique. Mais alors le matérialisme perd la radicalité ontologique et critique qu'il avait en philosophie : le matérialisme perd de sa force face aux autres conceptions philosophiques.

C'est dans tous les cas une question particulièrement redoutable de savoir si la matière dont parlent les philosophes correspond à ce que les sciences étudient sous le même nom, et si les philosophes ont encore quelque chose de décisif à dire sur la matière. Plus fondamentalement peut-être, on peut se demander si ce n'est pas le concept de la matière donc la prétention ontologique du matérialisme, qu'il faut remettre en cause. Selon le premier point de vue, on pourrait dire que le matérialisme philosophique n'est pas un matérialisme de la matière mais d'une certaine idée abstraite de la matière (un idéalisme de la matière ?). Selon le second, c'est le concept de la matière qui devient problématique : les sciences de la matière dématérialisent en effet la matière, non par négation, mais par désintégration de son objectivité. Pour cette raison, les sciences de la matière ne peuvent se recommander du matérialisme.

Le véritable matérialisme serait-il celui qui loin de combattre tous les discours comme idéologiques à partir du concept de matière, lutte contre la réification et la substantialisation, qui mesure son discours sur la matière aux changements qui affectent la matière ? Dans tous les cas il devient moins certain et moins évident qu'il faille chercher dans le matérialisme la véritable philosophie de la matière. Tout notre travail est suspendu à cette question : le matérialisme est-il la philosophie qui rend le mieux compte de la matière ? Le vrai concept de la matière est-il le concept matérialiste ?

4) MATÉRIALISME ET MATÉRIOLOGIE

On peut prendre les choses par l'autre bout et se demander : comment peut-on ne pas être matérialiste ? Car l'expérience sensible l'atteste : tout est matière. Le réel c'est la matière, la matière c'est la réalité objective, c'est-à-dire le réel sans la conscience de l'homme, qui existe indépendamment de lui. Le sens commun est matérialiste. Je ne peux me refuser au réel qu'en refusant la matière, mais ce mouvement de l'esprit n'est pas familier, comme suffit à le prouver l'idéalisme délirant de Berkeley. Autrement dit on ne voit pas comment on pourrait ne pas être matérialiste. Le matérialisme ne serait pas une doctrine philosophique mais la position commune que la vie impose à la pensée d'adopter devant le réel.

Pourtant force est de constater que l'humanité a d'abord été religieuse, c'est-à-dire finalement portée à croire à la puissance de l'esprit sur la matière, à l'existence d'une réalité immatérielle plus fondamentale que la matière. Le sens ultime du monde revient à l'autre de la matière. L'homme se pense ainsi doué d'une âme par laquelle il appartient à ce monde où se joue une autre scène. Donc l'omniprésence de la matière ne suffit pas à fonder le matérialisme. Il s'en faut de beaucoup que l'humanité ait accédé d'emblée à l'équation matérialiste : la matière c'est le réel ou encore tout ce qui est réel est matériel, tout ce qui est matière est réel. Il faudrait expliquer cette antériorité et cette persistance du "spiritualisme," pour le dire très généralement, et c'est d'ailleurs à dénoncer cette illusion originaire que le matérialisme s'emploie. Il cherche à ramener l'intelligence du réel à la seule intelligence de la matière, et à vivre sans crainte dans cette sereine conviction que tout est matière. Le matérialisme peut ainsi allier une théorie de la connaissance, une physique et même une ontologie, à une morale (sagesse) comme on le voit chez Epicure.

Pourtant notre question ne sera pas : comment expliquer que l'humanité n'ait pas été matérialiste ? - c'est à la charge du matérialisme de l'expliquer ; il appartient au matérialisme (philosophique) non seulement de prouver son principe mais aussi d'expliquer pourquoi l'humanité ne s'est pas tenue au matérialisme ; bref le matérialisme combine à la fois une genèse de l'univers et une genèse des illusions sur l'explication de la genèse de l'univers. Au contraire, nous admettons provisoirement, avec le recul des siècles, de l'histoire et du savoir, que les raisons d'être matérialiste sont les plus fortes, et qu'au moins par méthode, c'est la position la plus raisonnable. La matière est le substrat universel, y compris de la pensée. La pensée n'est qu'une transformation, un état, le plus complexe connu à ce jour, de la matière. Pour nous ce n'est pas le matérialisme qui fait question, pour

commencer, mais la manière d'être matérialiste. Il y a la matière mais il y a des matérialismes et on se demande ce qu'est un matérialisme non seulement conséquent mais adéquat à la matière même. C'est la matière qui doit être la mesure du matérialisme et non l'inverse, même si la matière est nécessairement une idée.

On veut suggérer que peut-être il y a une façon d'être matérialiste, d'affirmer la thèse moniste de la matière et, ce faisant, de nier la matière. Cette manière d'être matérialiste contre la matière consiste à faire de la matière un absolu, et ainsi de mimer le spiritualisme ou l'idéalisme (catégories interprétatives dont la rigueur n'est pas irréprochable) que le matérialisme combat. Au contraire le vrai matérialiste, c'est-à-dire le matérialiste conforme à la vérité de la matière, prendrait soin de lutter contre la substantialisation de la matière. Tout est matière mais la matière n'est pas substance, la nature de la matière n'est pas substantielle. Le matérialisme n'est peut-être bien souvent qu'un idéalisme de la matière, tant il est vrai qu'il y a une métaphysique de la matière comme il y a une métaphysique de l'esprit. Le matérialiste en parlant de LA MATIERE manque ce qu'il énonce en affirmant que l'être est matériel. S'il faut "rematérialiser" la pensée comme le préconise François Dagognet, il faut distinguer entre le matérialisme qui fait de la matière un absolu ou un principe explicatif du réel : le réel est absolument matière, la matière explique tout, qui se résout "en" elle, comme si la matière était le réceptacle universel, à la fois ce dont toute chose est faite et ce dans quoi toute chose existe, et la matériologie. Le matérialiste a raison en disant que tout est fait de matière, mais a peut-être tort en parlant de la matière comme d'un absolu. Il faut dire que la matière est ce qui change et non pas que les changements ont lieu dans la matière. On fait de la matière le fond et le support de toutes ses modifications, comme si la matière existait indépendamment d'elles. La matière est substance, c'est-à-dire n'a besoin que de soi pour exister. Le matérialiste croit dire toute la vérité du monde en disant : la matière c'est l'être, c'est-à-dire la matière est la substance de toutes choses. Pourtant cette affirmation court le risque de renverser l'idéalisme et de ne produire du matérialisme qu'une définition négative. L'absolu n'est pas l'esprit mais la matière puisque la matière est la seule substance. Peut-être est-il plus prudent de veiller à ne jamais séparer la matière des états, des configurations par lesquels elle passe, et où elle se produit, et même à ne pas séparer la matière de la technique et de la science humaines qui en révèlent toutes les possibilités. Il y a pour ainsi dire une vie et une dialectique de la matière. Si la matière est principe (archè), comme se doit de l'affirmer le matérialisme, il ne faut pas dissocier ce principe de ce en quoi il s'inscrit. La matière n'est pas ce dans quoi tout se résout, mais la matière se fait selon certaines conditions, dans certains états, elle se détermine de façon complexe. La matériologie suit donc la matière dans ces transformations, dans l'application d'elle-même comme principe, et permet peut-être de développer un matérialisme autonome, qui ne se définit pas par opposition avec la métaphysique idéaliste.

On a déjà une typologie des discours sur la matière :

- l'idéalisme qui nie ou prétend maintenir un ordre irréductible et supérieur à la matière

- le matérialisme comme métaphysique de la matière opposée à la métaphysique idéaliste de l'esprit - peut-être que la seule « doctrine » qui mérite vraiment le titre de matérialisme idéaliste est l'alchimie (Bachelard, op. cit. p. 58)

- la matériologie, une philosophie de la matière qui fait de la matière un principe mais non une substance, qui cherche à assister à la concrétisation de la matière. Car il faut bien reconnaître que la matière est susceptible d'autant de modifications et de changements que l'esprit. La matière change et l'homme fait changer la matière. C'est pourquoi une philosophie de la matière (matériologique) est nécessairement aussi une philosophie des matériaux, donc aussi une histoire de la matière. L'homme non seulement informe et transforme la matière (schème artisanal) mais produit de la matière, en l'occurrence des matériaux nouveaux, artificiels, composites, synthétiques. Qu'est-ce donc que la matière si elle est à ce point modifiable, que reste-t-il de la matière à partir de cette puissance de transformation que met en œuvre la science, la technique, l'art, la culture humaine dans son ensemble ? La matière n'est plus ce qu'elle était, une substance - la substance matérielle distincte au moins logiquement de la substance ou de l'essence formelle - tant les puissances transformatrices de l'homme s'en sont emparées, au point que la matière aujourd'hui disparaît derrière l'ingénierie des matériaux. La matière est comme le nom ou le genre abstrait des matériaux qui sont seuls réels. Il faudrait en quelque sorte penser la matière à partir des matériaux, de l'histoire des matériaux, donc à partir de la technique et de la science des matériaux. Le vrai matérialisme est une espèce de « phénoméno-technie ».

Autrement dit on rencontre une première tension interne au matérialisme. Selon sa logique propre et la fidélité à son principe, le matérialisme est conduit à se fonder dans l'analyse de la matière dans ses éléments premiers. Le matérialisme cherche en quelque sorte la matière de la matière. Il y a la matière empirique, les choses sensibles, étendues dans l'espace et qui oppose à notre action un coefficient de résistance. Mais cette matière est une apparence. La réalité de la matière est cachée et invisible aux sens. La matière consiste dans son niveau atomique. Les atomes constituent le substrat de la matière empirique. La matière se fonde sur elle-même, ne prend appui que sur elle-même, et c'est bien ce que le matérialisme entend montrer. La matière est le fondement de la matière. Le matérialisme conséquent est nécessairement un atomisme et donc l'atomisme représente le discours métaphysique du matérialisme (être/apparences). Mais peut-il se contenter d'être un atomisme ? La matière consiste-t-elle seulement dans sa réalité atomique ? La matière n'est-elle que la matière (atomes) ? Certes la matière a un substrat moléculaire ou atomique, mais on ne saurait tout autant négliger les relations, les combinaisons complexes dans lesquelles le substrat est engagé, les états de

la matière, le devenir de la matière que l'homme modifie et crée de plus en plus. Le matérialisme est un atomisme. Mais il n'est pas sûr que l'on puisse dire aussi bien que l'atomisme est le matérialisme. Autant l'atomisme met en avant le mouvement dans le vide d'éléments premiers, autant le matérialisme vise la matière comme substance. Ou plutôt il s'agit de savoir comment l'atome peut être dit substance. Bref, il n'est pas certain que 1) le matérialisme soit la vraie philosophie de la matière, 2) l'atomisme soit le vrai matérialisme.

Au contraire une philosophie de la matière, une matériologie, attentive à l'histoire des matériaux, évitera ce réductionnisme atomiste de la matière. Toute époque peut se caractériser par le privilège qu'elle accorde à tel ou tel matériau, ou comme à notre époque, par sa capacité à produire des néo-éléments, de nouveaux matériaux. L'étymologie latine est instructive à cet égard. Ce sont d'abord des éléments naturels, la pierre, le bois, puis des métaux qui ont servi à décrire les âges de l'humanité. *Silvæ materiæ* = qui approvisionnent en bois de construction \neq *silvæ caducæ* = les taillis. *Materiarius*, *materinus* signifient d'abord dur, qui a de la consistance. Matière est un mot rustique (*materies*, *materia*, *materiarius*) qui réunit des sens aujourd'hui séparés : la mère (le tronc de l'arbre produit les rejetons), le bois, la matière, le composant. Cf. Ernout et Meillet (*Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire de mots*) *Materia* devient le matériau privilégié, parce qu'il renvoie à la partie solide ; finit par désigner tous les substrats ; équivaut ainsi à hylè qui signifie "la matière, l'origine, la cause, le sujet" (la matière est ce dans quoi, donc ce d'où quoi ; ce d'où quoi donc ce dans quoi). Le bois, matériau privilégié, a donné le sens premier de la matière faisant sortir la mère et la matière du même radical.

Aujourd'hui, après les alliages, sont venues les techniques de la fusion qui permet la production de la fonte et de l'acier, des aciers spéciaux, le silicium pour l'informatique, le plutonium pour l'énergie atomique, les biomatériaux pour la médecine (prothèses), les fibres synthétiques ... - même si une profonde habitude mentale tente encore de rétablir dans la matière une hiérarchie des matériaux : au noble bois, le vil fer. Deux poésies rêvent sur des matières différentes. Et l'architecture se pose le même problème à propos de l'ornement (cacher la structure en fer, favoriser la ligue de la pierre et du bois contre lui).

La philosophie de la matière est donc aussi une histoire des matériaux, c'est-à-dire une philosophie de la technique et de la culture. Ces idées sont déjà chez Bachelard qui dénonçait la naïveté des philosophes qui placent la conscience devant un monde de choses, d'objets, et qui développent une phénoménologie du quotidien - comme si, sous prétexte que matière s'oppose au moi, comme l'objet au sujet, matière et objectivité étaient synonymes - ou de l'étrangeté - la matière c'est l'en soi de l'être, face au pour-soi de la conscience qui n'en dérive pas et qui ne peut en justifier l'existence. Dagognet s'en prend aussi à ces naïvetés philosophantes :

Dagognet, *Rematérialiser* (Vrin, 1989)

« La question de la matière, donc du matérialisme, puis de la “dématérialisation” nous retient pour de nombreuses raisons : nous la tenons déjà pour l'un des problèmes majeurs de la philosophie.

« Le non-moi pourrait nous passionner plus que l' ego : en effet, que nous puissions nous connaître et descendre ainsi en nous ne doit pas trop étonner, - encore que nous ne le puissions pas vraiment et que nous nous donnions par là, et à bon compte, une sorte de gratification spéculative illusoire. L'authentique subjectivité pourrait en quelque sorte échapper au sujet même, effectivement dépossédé et bien incapable en conséquence de s'éclairer lui-même sur lui-même. Mais ne nous enlevons pas cette agréable croyance en notre possibilité de “coïncider” avec nous-même et de répondre à la question “Que suis-je ?” !

« En revanche, la matière, bien qu'elle s'étale devant nous, nous lance tout de suite un défi : est-il possible de sortir de la prison de notre conscience pour aller l'explorer, l'envahir, puis la maîtriser ? Pourrons-nous nous exporter ? Peut-on vraiment espérer ce fabuleux voyage et sur quel vaisseau ? La question devient alors : comment l'intelligence, avec ses moyens et ses ruses, parvient-elle à échapper à elle-même et à entrer dans un monde aussi étranger à elle que les plus lointaines étoiles qu' au demeurant nous finissons par connaître (sans doute mieux que nous-mêmes) ? Et que nous révèle cette sorte de déportation ?

« Les philosophes se sont parfois facilité la tâche : ils se sont souvent cantonnés aux objets de la quotidienneté, ceux dans lesquels le moi se loge en quelque sorte et que l'usage a investis ; ils n'étaient donc pas déroutés ; ils se retrouvaient sans peine, dans une sorte de narcissisme doux, oblique ou indirect : le morceau de cire ou d'argile, le tableau noir ou même la simple table, la chaise, le sucre qui fond dans l' eau, la statue qui orne la salle de conférence, le miroir qui a été accroché au mur, etc., bref, le décor de la familiarité. Mais ces références ou ces moyens concrétisent tellement un emploi qu'ils se définissent entièrement par lui : En conséquence, le fond, absorbé par le but, s'évanouit : l'ustensilité, c'est à dire “un non-moi” dévoué au moi, qui l'a d'ailleurs soigneusement façonné, permet à la conscience de se rencontrer partout et d'ignorer l' au-delà du cercle où elle brille. D'entrée de jeu, on escamote un peu les situations : déjà l'idée se privilégie et il ne faudrait compter qu'avec elle. [...]

Nous commençons à être envahis par une étonnante “artificialité” appelée à devenir notre néo-nature. Et ces corps récents relèvent aussi bien du règne dit minéral que de l'organique : la vieille séparation, autant physique que métaphysique, qui les distinguait depuis toujours est tombée. Longtemps la chimie, même la lavoisienne, aura été scindée : on mettait à part les produits de la vie et tout ce qui confinait à elle. Or, on ne peut plus maintenir de nos jours ce clivage. Une seule discipline doit les englober : la chimie-physique, ou même la science des matériaux, voire des bio-matériaux. La Cité scientifique actuelle connaît d' ailleurs des remaniements : on y abat des cloisons et on aménage d'autre départements. [...]. Autre caractéristique notable sur laquelle nous aurons à revenir :

l'usine, inséparable du laboratoire, et où nous essaierons d' entrer, tend à décider des attributs de ce qu' elle fabrique (la démiurgie) ; hier, elle traitait ce qu' elle recevait et s' efforçait souvent de changer sa forme ; aujourd'hui joue moins ce qui entre que ce dont elle a décidé (par exemple des semi-conducteurs, des alliages nouveaux, des produits frittés, les polymères). Nous donnerons des échantillons de complet renversement : créer une matière inconnue, au lieu de devoir seulement modifier l'ancienne. On approvisionne ainsi “en fibres”, qu'il s'agira ensuite d'assembler ou de tisser » (pp. 7-9).

« Les néo-matières exigent d'autres définitions et un profond remaniement métaphysique, d'où le but et le sens de notre argumentation. Nous marchons à l' encontre de la philosophie traditionnelle : elle commence, en effet, par dépouiller “l' en soi” de ses qualités, pire, elle l'affuble des plus pauvres, entre autres, l'inertie, la platitude, l'étirement possible, l'inconsistance, puisqu'elle est pliable et ployable en tous sens ; au besoin, on insiste sur des particularités apparemment noires : pâteuse, adhérente, salissante, elle tache et on ne peut plus s' en dépendre.

« Jadis encore on définissait le “non-moi” comme un domaine ténébreux, et, faute de pouvoir l'expliquer ou, explorer, on préférait le passer sous silence, non d' ailleurs sans s'en méfier. Cet “en soi” disparaissait ou parfois il se tirait du moi, par un mauvais stratagème, - un moi qui se le donnait, afin de mieux se réaliser lui-même : sans point d'appui, ni résistance ni marche pied, l'effort ne peut pas aboutir ni le vouloir se déployer.

« Nous nous détournons de cette philosophie que nous voudrions, si possible, embarrasser, parce que les néo-matériaux frappent par leur multiplicité et leurs emplois divers : ainsi ils favorisent la conductibilité et la perméabilité sélective, par opposition à la résistance sourde et bornée qu'on mettait en avant ; ils ne manquent pas de sensibilité, loin de la vieille inertie qu'on leur prêtait ; ils permettent aussi la conservation, et cesse du même coup le refrain sur la passivité ou le momentanésisme. La variabilité, liée à de minimes changements ou impulsions, d'où la liaison avec l'information qui naît du jeu de la seule différenciation (au minimum binaire), ainsi que la possibilité de garder l'hystérésis du fer) modifient totalement la notion décriée de substrat. Il ne fonctionne plus seulement comme un aveugle porteur. Et la vie spirituelle a consisté à promouvoir la matérialité qui rendait elle-même possible cette élévation (genèse réciproque).

« C'est pourquoi, sur ces seules remarques, nous avons revendiqué la qualification de “matérialisateur”, à la condition qu'on mette sous ce terme ce qui convient et qu'on n'oublie pas deux leçons : a) d'abord l'histoire de la technologie a tenu à déployer ce double d' elle-même, ce double, parce que, en contrepartie, il permet, en effet, les développements culturels et scientifiques. La matière devient ainsi le résultat de nos propres capacités à la développer. - b) Elle-même doit être conçue comme une nébuleuse porteuse virtuellement de cet enrichissement : elle enferme en elle une

organisation et même une stratification : ne la confondons ni avec un désordre ni avec un quelconque pêle-mêle ! elle se distribue éventuellement en couches, d'où l'on peut tirer une multitude de possibles, sans oublier de les associer entre eux et de produire tous les nombreux assortiments des uns avec les autres. S'il est vrai que chaque goutte d'eau à elle seule ressemble à un Océan, de même, chaque fragment contient un Univers. L'ordre règne aussi au fond des choses ; le technologue s'en inspire et cherche surtout à élargir son spectre. Il explicite d'abord l'implicite » (pp. 14-15).

Commentons rapidement ces extraits du début de l'ouvrage :

- la question de la matière est une question fondamentale pour la philosophie, mais en même temps c'est la question qu'elle a le plus de mal à traiter. Elle pose *a priori* l'étrangeté de la matière : la matière c'est le non-moi. La matière n'est pas niée. Mais elle est abandonnée à sa pauvreté, son inertie, son insignifiance. La philosophie se désintéresse de ses structures, de ses états, de sa complexité, de sa richesse. La matière est reconnue, posée comme une réalité en soi, mais en même temps méconnue. Car la philosophie a du mal à s'installer dans ce qui n'est pas le monde de l'esprit. Le défi de la matière peut se formuler ainsi : comment sortir de soi, comment se laisser déporter, s'exporter ailleurs que dans le monde de la subjectivité ? Aussi la philosophie choisit-elle une voie moyenne, qui consiste, en fait de matière, à parler des objets. On pourrait s'intéresser aux exemples philosophiques par lesquels s'amorce cette descente de l'esprit dans la matière. On serait étonné de voir à quel point tous les philosophes, même en se mettant en situation de non-présupposition, se portent invariablement sur des objets, c'est-à-dire des choses investies par l'usage, la technique, donc l'esprit.

- paradoxalement une philosophie attentive à la question de la matière commencera par être attentive à l'artificialité, aux avancées technologiques, aux bouleversements introduits dans le développements des sciences et des techniques de la matière à l'époque moderne. D'une part la distinction entre la matière inerte et la matière vivante se pose à nouveaux frais. D'autre part la distinction entre le naturel et l'artificiel devient aussi plus incertaine : la chimie, dans des laboratoires d'usine désormais (redéfinition de "l'architecture" de la division sociale des disciplines), crée des "néo-matériaux" qui peuvent associer des propriétés qui, hier, pour le concept philosophique, s'opposaient ou qui ne pouvaient pas appartenir à la matière, produit des matières - et non plus une autre information de la matière - que la nature ne pouvait engendrer.

- donc la matière apparaît moins comme ce qui est en-soi, impénétrable à l'esprit, que comme le double de l'esprit lui-même dans son expansion. La matière est un résultat et non plus un donné. La matière ne relève donc pas d'une philosophie de la nature, mais bien d'une philosophie de la culture scientifique, qui contient une histoire de la technologie. La matière s'enrichit continuellement des connaissances de l'esprit qui, inversement, s'enrichit toujours en se (re-)matérialisant.

5) L'EMBARRAS DU MATÉRIALISME À SE DÉFINIR 7

Mais venons-en à la deuxième difficulté qui nous occupera davantage, sur la définition du matérialisme. Qu'est-ce donc que le matérialisme, qui représente, dans l'histoire de la philosophie, l'alternative à la tradition métaphysique dominante ?

D'abord c'est l'unité du matérialisme qui fait problème. Le terme est récent même s'il peut servir à désigner des doctrines antiques. Car le matérialisme est une position qui a toujours été sinon nommée du moins unifiée par les adversaires. Le matérialisme c'est d'abord le discours de l'autre. Par exemple c'est au cours du 3ème dialogue (seulement !) entre Hylas (le matériel) et Philonous (l'ami de l'esprit), que Berkeley désigne par opposition au parti des philosophes modernes mécanistes comme Descartes et empiristes comme Locke qui posent l'existence d'une substance matérielle, imperceptible, indépendante de l'esprit, fondement des réalités sensibles perçues, son système comme un "immatérialisme". Mais Berkeley s'inspire sans doute d'Henry More, le philosophe de Cambridge, dans les *Dialogues théologiques* de 1668 où l'on trouve le mot « *materialist* » - un des personnages s'appelle « Hypobares » (= « lourd de matière »), présenté comme celui pour qui « il n'y a rien dans le monde qui ne soit corps ou matière, - il n'y a rien qui soit juste ou injuste par sa nature propre, - tous les plaisirs sont également honnêtes ». Il s'oppose naturellement à l'existence de Dieu. Mais on peut remonter encore bien plus haut, à Platon qui a le premier fixé les termes de ce débat dans *Le Sophiste* (245 e-247d), opposant déjà les hommes du sens spirituel aux hommes des sens autour du problème de la définition de l'Être. La question de l'être est l'enjeu d'un éternel « combat de géants », entre la race née de la terre, qui n'accorde d'existence qu'aux corps, qu'à ce qui offre résistance et contact (matière) et les amis des Formes qui ne tiennent pour seules réelles les idées, les réalités intelligibles et incorporelles.

Ces « terribles hommes » dont parle l'Etranger représentent bien le parti des matérialistes (246b) :

- un raisonnement solide et farouche (246c-d) qui étreint toutes choses, en ramenant toute existence à l'existence terrestre : c'est là « l'unique vérité »
- seul est ce qui « offre résistance et contact », c'est-à-dire la matière, ou encore « ils définissent le corps et l'existence comme identiques »
- et ces « matérialistes » sans nom livrent aux Amis des Formes « depuis toujours, une bataille interminable ».

Il faut attacher de l'importance à la présentation des Fils de la Terre. Ils sont peu civils. Il faut les amadouer, et la discussion est avec eux difficile, sinon impossible (246d-e). De fait le matérialisme est toujours l'objet d'une polémique. Il figure dans l'histoire de la philosophie comme une polémique. C'est pourquoi il faut attendre le 19^e siècle pour que les penseurs, en nombre appréciable, revendiquent cette appellation de « matérialisme ». Le matérialisme est une philosophie qui fait scandale : c'est le scandale de l'esprit, l'esprit se nie comme esprit en posant le primat de la matière. Le sens trivial de matérialiste (avoir des préoccupations basses, c'est-à-dire uniquement tournées vers le confort du corps, l'accumulation des biens et des plaisirs, l'absence d'idéal et de spiritualité, bref être plutôt jouisseur, égoïste et grossier), historiquement second (le Littré l'ignore encore et le Robert ne l'introduit qu'en 1873) n'est pas sans rapport avec le matérialisme philosophique. Le matérialiste critique impitoyablement toutes les illusions idéalistes, spiritualistes, religieuses, raille voire méprise (*Soph.* 246b) celui qui attribue quelque réalité à ce qui n'est pas corps. C'est avec le matérialisme que la dérision et le rire (Démocrite bien sûr, Spinoza notamment sur la question de l'existence des spectres, les philosophes du 18^e siècle, Marx et Engels contre les jeunes hégéliens, Lénine contre Mach et ses disciples) s'emparent de la philosophie. Le rire démystificateur est une constante du matérialisme. Il y a une continuité critique du matérialisme, un esprit subversif et réducteur des idées reçues, développant un arsenal d'arguments en particulier contre toute espèce de hiérarchie qui est le lieu commun de la philosophie idéaliste (Dieu créateur de la matière et au-dessus du monde ; principe spirituel dans l'homme indépendant du corps et supérieur à lui). Autrement dit il s'agit de pourfendre tout ce qui ressemble de près ou de loin à la tentative pour réintroduire dans le réel un principe spirituel d'intelligibilité, un principe de structuration ressemblant à un esprit (divin ou humain), à une pensée ou à une idée objectivée surplombant la matière. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Et si le matérialiste n'est pas sans idéal, il n'en est jamais dupe. C'est le corps qui est premier et qui commande. Oublier le corps, et toutes les illusions renaissent et s'enchaînent. Epicure qui enseigne la sagesse, qui n'est pas immédiate mais bien à conquérir, le rappelle : « Je ne sais ce qu'est le bien, si l'on écarte les plaisirs de la table, ceux de l'amour et tout ce qui charme les oreilles et les yeux ... » (Diogène-Laërce, X, 6) Et La Mettrie : « Songez au corps avant que de songer à l'âme, c'est imiter la nature qui a fait l'un avant l'autre ... » (*Discours sur le bonheur* p. 271 - Fayard 1987)

Pourtant c'est bien le matérialisme philosophique qui nous intéresse. Qu'est-ce que le matérialisme comme philosophie, si jamais il peut être quoi que soit d'autre (opinion, doctrine scientifique ?)

Disons tout de suite que le matérialisme (philosophique) est plutôt une famille de pensée, un camp, une certaine décision sur l'être du réel, la « ligne de Démocrite » comme dit Lénine, face à la ligne qui va de Platon

aux idéalistes modernes. Tous les philosophes matérialistes, malgré les différences doctrinales, appartiennent à cette tradition. Le matérialisme n'est donc pas une essence, il n'y a pas *un* matérialisme, *le* matérialisme, mais une tradition où se succèdent des matérialismes. Mais qu'est-ce qui précisément peut rendre raison de cette unité des matérialismes ? Autour de quoi se construit cette ligne, cette généalogie, que le matérialiste reconstitue et à laquelle il a conscience d'appartenir ? On peut considérer que le matérialisme hésite entre trois thèses toutes délicates :

- le matérialisme est le monisme de la matière
- le matérialisme est la philosophie du primat de la matière
- expliquer le supérieur par l'inférieur.

1) L'IMPOSSIBILITÉ D'UN MONISME MATÉRIALISTE RADICAL

Les matérialistes (cf. Wolff) n'admettent qu'une seule sorte de substance, la matière, c'est-à-dire les corps (*sive corpora*) ; ils affirment donc la matérialité de l'âme (§ 35), ou nient à l'âme une existence autonome ou spécifique, expliquant la pensée par le mouvement de la matière. De ce point de vue le matérialisme s'oppose au

- scepticisme : c'est un dogmatisme, il énonce des propositions universelles

- dualisme : c'est un monisme
- idéalisme : c'est un monisme physique.

Soulignons que le monisme matérialiste ne nie pas l'existence de la pensée. L'homme pense, c'est un fait objectif et une expérience subjective. Mais il s'agit de nier l'existence autonome de la pensée. La pensée est aussi matérielle que le corps sensible, de sorte qu'il faut distinguer entre une matière sensible et une matière subtile. La pensée est soit corps soit mouvement d'une matière subtile (Epicure).

Le matérialisme ici donc se définirait comme la doctrine qui pose que tout est matière, excepté le vide, y compris la pensée : « on appelle matérialistes les philosophes pour lesquels, le vide mis à part, tout, y compris la pensée, est matériel ». Mais cette définition a un défaut majeur. C'est de laisser dans l'ombre la notion de matière, ou de la supposer admise et univoque. On retrouve toujours la même difficulté : le matérialisme pose que tout est matière mais ne dit rien de la matière. Ou bien on laisse la matière indéfinie mais alors c'est la base du matérialisme qui s'effondre. Ou on la définit négativement comme ce qui n'est ni pensée ni esprit. Le matérialisme est la doctrine philosophique qui pose que tout est matière, sauf le vide, y compris la pensée, la matière étant autre que la pensée. Mais alors le matérialisme est un monstre logique. Il nie à la fois le principe d'identité - la pensée est elle-même et son autre - et le principe de contradiction - la matière est tout, incluant et excluant la pensée. La seule façon d'éviter cet écueil est de renoncer à l'opposition matière/pensée : tout est matière, la matière est sans s'opposer à rien, sinon au rien qu'est le vide. Mais alors si tout est matière, le matérialisme s'abîme lui-même dans la

tautologie : tout être est matière, c'est-à-dire tout est de l'être. Autrement dit la question est de savoir si le matérialisme peut, sans contradiction, se constituer comme un monisme radical. S'il n'existe qu'un seul type d'être, la matière, la matière contient la pensée, mais la matière et le matérialisme ne sauraient se définir par opposition à elle. Mais si tout est matière, le mot matière ne signifie plus rien. De sorte que le matérialisme en posant que tout est matière oblige à conclure soit qu'on pense qu'on ne pense pas (si matière et pensée s'opposent) soit qu'on ne pense rien (si matière et pensée ne s'opposent pas), et dans tous les cas rien n'est connu de la matière. Le matérialisme est contradictoire ou vide. On le voit, le matérialisme ne peut penser la matière qu'en l'opposant à la pensée mais, ce faisant, se nie en se pensant.

Cette difficulté du rapport entre la matière et la pensée est au cœur du matérialisme. Réfléchir sur le matérialisme c'est nécessairement envisager la question de la définition de la matière, c'est-à-dire la question des rapports entre matière et pensée. Pour preuve, le texte fameux d'Engels soutenant que la grande question philosophique est celle du rapport entre pensée et matière, entre esprit et nature.

Nous allons commenter rapidement le chapitre II de cet ouvrage de Engels *L. Feuerbach et la fin de la philosophie allemande* (1885, éd Sociales), ce qui malgré tout, anticipera nos remarques sur les rapports entre les sciences de la nature et le matérialisme.

1) Comme on vient de le suggérer, la grande question de la philosophie « est celle du rapport de la pensée à l'être » (p. 24). C'est la réponse à cette question qui départage les écoles philosophiques et qui permet de comprendre ce qu'est véritablement le matérialisme. Il est ramené à son origine, c'est-à-dire à la question fondamentale de toute la philosophie. Le matérialisme est au cœur de la philosophie et travaille son histoire.

2) Il apparaît que l'hypothèse « spiritualiste », c'est-à-dire originellement magico-religieuse fut historiquement et nécessairement première. Les hommes avaient des pensées, mais cette expérience intime de la pensée ne pouvait pas être conçue comme un effet de leur corps et de la matière extérieure mais seulement comme l'activité « d'une âme particulière, habitant dans ce corps et le quittant au moment de la mort ». La pensée ne peut pas avoir son origine dans la réalité extérieure ; elle ne peut pas résulter d'une cause si manifestement hétérogène. L'objet matériel et la moindre pensée sont si disproportionnés que la cause de la pensée ne peut qu'être du même ordre qu'elle. La cause de ce qui est formel doit aussi être formel. Il doit y avoir autant de réalité mais le même type de réalité dans la cause que dans l'effet. Mais si l'âme est la cause prochaine de la pensée, irréductible à la matière extérieure dont sont constitués les corps et où ils évoluent, alors l'âme (la substance dont l'acte est la pensée) fait exception à la loi du devenir et de la corruption qui conduit toute chose vers son anéantissement, c'est-à-dire la mort. L'âme pour autant qu'elle est la seule

cause possible de la pensée, et en tant que la pensée est conçue comme irréductible à la matière, est par nature immortelle.

Autrement dit :

- l'humanité ne pouvant pas ne pas répondre à la question des rapports entre la pensée et la matière, puisque c'est une question objective, étant donné son ignorance, a nécessairement adopté un point de vue dualiste. Il y a deux régimes d'être : la pensée et l'âme d'un côté, et les corps et la matière de l'autre.

- le dualisme a nécessairement pris la forme de la religion. Mais il apparaît que la construction religieuse n'est pas originelle et n'est pas d'abord une consolation. C'est l'ignorance qui commande et le point de vue dualiste (l'incapacité à poser l'être comme l'être, c'est-à-dire tout l'être et à poser son antériorité ontologique sur la pensée) et la forme religieuse qu'il reçoit. « La question du rapport de la pensée à l'être, de l'esprit à la nature, question suprême de toute philosophie, a par conséquent, tout comme chaque religion, ses racines dans les conceptions bornées et ignorantes de l'état de sauvagerie » (p. 25)

3) Ainsi l'histoire de la culture et de la philosophie n'est que le développement de la conscience de plus en plus claire de cette question. C'est l'histoire du passage de la question inconsciente d'elle-même à la question posée pour elle-même du rapport entre la matière et la pensée. On voit le déplacement opéré par Engels, qui de son propre point de vue est fondé dans ce développement historique : il ne faut pas parler du rapport de la matière et de la pensée mais du rapport entre l'être et la pensée. La matière est le nom spécifique pour l'être. Ou plutôt la matière est le vrai nom de l'être et le matérialisme est la vraie philosophie.

4) Et pourtant, à ce moment d'analyse au moins, qui reste historique, Engels ne dit pas que « l'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière » (pp. 28-29). Il insiste plutôt sur une autre équivalence : être = nature, et le rapport entre l'esprit (ou la pensée) et l'être c'est-à-dire la nature, est pensé en terme de priorité ontologique. Selon que l'on considère que la nature est primordiale sur l'esprit ou qu'inversement l'esprit est primordial sur la nature, on est, de façon cette fois clairvoyante, matérialiste ou idéaliste.

Autrement dit Engels identifie le matérialisme à la thèse du primat de la nature, c'est-à-dire de l'être ou de la matière, dans le rapport posé et construit théoriquement entre l'esprit et la nature. Mais justement comment concilier le monisme de la matière et la thèse de son primat ?

2) LA THÈSE DU PRIMAT DE LA MATIÈRE

Engels ne renonce pas au monisme et ne le peut pas. Mais il indique bien que le « matérialisme » ne signifie pas autre chose que la thèse du primat de la matière dans son rapport à la pensée, ce qui est poser en termes dualistes la définition du matérialisme. Si être matérialiste c'est considérer

que la matière est l'élément primordial, c'est supposer que tout n'est pas matière. Que reste-t-il du monisme dans cette présentation du matérialisme comme thèse du primat de la matière ? Et pourtant le matérialisme marxiste ne cesse de se prétendre moniste. Engels le reprend de Feuerbach plus loin, on l'a déjà cité. Staline rappellera aussi de son côté que « contrairement à l'idéalisme qui considère le monde comme l'incarnation de l' "idée absolue", de l' "esprit universel", de la "conscience", le matérialisme philosophique de Marx part de ce principe que le monde, de par sa nature, est matériel, que les multiples phénomènes de l'univers sont les différents aspects de la matière en mouvement ... que le monde se développe suivant les lois du mouvement de la matière, et n'a besoin d'aucun "esprit universel" » (Staline, *Textes*, t. 2, éd. Sociales, p. 87)

Sans doute il est possible de concilier les deux définitions en faisant différer la différence pour ainsi dire. Les marxistes comme les matérialistes du 18^e siècle posent que c'est la matière qui pense au terme de son évolution. La matière et la pensée ne se distinguent pas comme deux substances (dualisme) mais comme deux états successifs de la matière, ou mieux comme la cause et l'effet. Engels écrit en toute conséquence que « l'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière » (pp. 28-29), que c'est là « pur matérialisme ». Le primat de la matière signifie donc que c'est la matière qui produit la pensée et non l'inverse, la pensée qui engendre la matière. La matière est première sur la pensée, comme sa cause, et les sciences le confirment. « Les sciences de la nature soutiennent positivement que la terre existait dans un état où ni l'homme ni aucun être vivant en général ne l'habitait ni ne pouvait l'habiter. La matière organique est un phénomène plus récent, le produit d'une longue évolution. Il n'y avait donc pas de matière douée de sensibilité, pas de "complexes de sensations", pas de Moi d'aucune sorte, "indissolublement" liée au milieu d'après la doctrine d'Avénarius. La matière est primordiale : la pensée, la conscience, la sensibilité sont les produits d'une évolution très avancée. Telle est la théorie matérialiste de la connaissance, adoptée d'instinct par les sciences de la nature » (Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 63). La science apporte les faits qui confirment la thèse philosophique du matérialisme qui, à son tour, fonde la science à titre de théorie de la connaissance.

On aura sans doute l'occasion de revenir sur cette thèse générale de l'évolution de la matière qui aboutit à la production de la pensée. Mais la solution n'est pas totalement satisfaisante. Car ou bien la matière ne produit qu'elle-même, et la thèse du primat est caduque ; ou bien elle produit quelque chose qui est autre, mais alors il n'y a plus de monisme. La thèse du primat dans le cadre du monisme de principe revient à dire : tout est matière (l'esprit compris) et surtout la matière.

Mais après tout cette tension n'est pas rédhibitoire. Le matérialisme est dualiste parce qu'il combat l'idéalisme (dans sa réfutation de l'idéalisme, le matérialisme adopte le point de vue de l'adversaire, quitte à apparaître pour un idéalisme renversé, la dialectique matérialiste n'est que le renversement de la dialectique hégélienne-idéaliste) mais le monisme est

son horizon. Ensuite cette difficulté est peut-être constitutive du matérialisme au sens où l'impossibilité du savoir absolu, de la cohérence systématique est impliquée par la thèse du primat de la matière. La pensée peut-elle connaître la matière qui la contient et la produit ? La pensée peut-elle se connaître si la matière lui échappe ? Le matérialisme est condamné à rester contradictoire parce que l'absolu n'est pas de l'ordre du connaître mais de l'être. Ce qui est, c'est la matière et la matière est tout ; c'est l'absolu. La matière n'est évidemment pas inconnaissable, mais elle contient la possibilité de la pensée qui n'est donc ni la raison de l'être ni la raison de sa propre connaissance.

C'est pourquoi il est peut-être une définition plus heureuse du matérialisme, une définition méthodologique et non plus ontologique ou systématique : c'est la doctrine qui explique le supérieur par l'inférieur. L'intelligence s'explique par la sensation, la sensation par le corps, et le tout par la matière. Il y a toujours un côté réel à tout ce qui est aussi idéal que l'on veut, il y a toujours une matière à toute forme, et finalement la matière comme substrat de toutes ces matières de formes.

3) L'EXPLICATION DU SUPÉRIEUR PAR L'INFÉRIEUR

Cette thèse est attribuée à A. Comte par Ravaisson. On ne la trouve pas explicitement chez lui mais elle ne trahit pas sa pensée. La formule a fait fortune dans le spiritualisme, pour critiquer comme réductionnisme le matérialisme. La pensée s'explique par le corps, le corps vivant par la matière inanimée, l'ordre par le désordre.

Sous la forme il y a toujours la matière, comme ce qui l'engendre et la fait connaître. La ligne de Démocrite nous ramène ainsi aux physiologues et aux Fils de la terre (ramener le ciel sur la terre). Le matérialisme est obligé de (re-)descendre « dans l'abîme », comme dit Démocrite (frgt 117), qu'il soit fait d'atomes et de vide, de corps (La Mettrie, Diderot), d'infrastructure économique (Marx), de pulsions inconscientes ... là où l'idéalisme cherche toujours à s'élever. Mais descendre dans la matière pour y chercher la vérité c'est voir la matière monter et engendrer le supérieur. C'est un réductionnisme *pour* l'adversaire idéaliste ou spiritualiste, là où on peut y lire aussi bien la richesse de la matière, son ascension. Si le matérialiste est un fils de la terre, aussi bien suit-il la terre dans sa montée vers le ciel. On trouve ainsi cette expression sous la plume de Marx et Engels dans l'*Idéologie allemande* (p. 51) : « c'est de la terre au ciel que l'on monte ici ». Le réel (nature et histoire) a son origine dans la matière, mais la matière s'invente de bas en haut. La matière est le substrat de toutes les formes, mais le substrat n'est pas inerte. La matière produit la vie qui produit l'histoire et la pensée pour les réfléchir. C'est « l'ascension sans fin de l'inférieur au supérieur », le progrès de la matière vers des formes de plus en plus complexes, jusqu'à la conscience. Tout est matière : le supérieur s'explique par l'inférieur, mais l'inférieur produit le supérieur. Redescendre

dans la matière, c'est assister à l'ascension de la matière. Au contraire l'idéalisme qui est une pensée ascensionnelle - encore une fois il suffit de reprendre à la lettre certains textes platoniciens, comme la remontée du prisonnier de l'Allégorie, ou le portrait du philosophe dans le *Théétète* - considère le réel plutôt comme une procession de l'être, de l'absolu, l'esprit humain occupant le milieu entre la matière et les formes pures, mais bien destinée à rejoindre son « lieu naturel » intelligible. On a bien là deux mouvements de la philosophie et deux sagesses :

- descente de la théorie qui découvre le progrès de l'être (matière) = matérialisme

- montée de la théorie qui rencontre la procession de la vérité qui s'abîme dans le monde.

Reste encore et toujours le problème de la définition de la matière. Ce qui reconduit à notre question générale : le matérialisme est-il la philosophie qui peut nous apprendre le mieux ce qu'est la matière ? A moins que cette impuissance ne soit le signe de la faiblesse plus générale de la philosophie à l'égard de la question de la matière ?

Sans doute une définition minimale de la matière est-elle requise. C'est la condition nécessaire d'une philosophie de la matière. C'est la définition qui seule semble capable de fonder la thèse du primat. Aussi l'incapacité à définir la matière, si elle est avérée, prive le matérialisme de toute autorité, ce que les idéalistes ne se sont pas privés de faire.

Mais cette ignorance n'est peut-être pas si grave. Les matérialistes avouent volontiers leur ignorance et l'impossibilité où ils se trouvent de proposer une définition réelle de la matière. « La nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matière », écrit La Mettrie dans *l'Homme machine*, Fayard p. 109) D'ailleurs la définition suppose que l'on puisse ordonner les concepts selon leur compréhension et leur extension ; or il ne saurait y avoir de définition de la matière si elle constitue le tout de l'être. On ne peut distinguer la matière de rien d'autre, l'inclure dans aucun genre de réalité supérieure dans la série ascendante des concepts. C'est pourquoi si définition il y a, elle sera toujours négative (ce qui n'est pas pensée ...). Finalement la thèse du primat de la matière dispense de toute définition, en indiquant l'essentiel. Le matérialisme ne dit pas ce qu'est la matière - et ne peut le dire - mais consiste dans une position philosophique (contre la philosophie de l'esprit ou de l'idée) qui pose que la matière, c'est l'être sans l'homme, la nature, le physique, et qu'au contraire l'esprit, la pensée ... sont des réalités secondaires, dérivées. La matière c'est l'être même, c'est-à-dire l'être en tant que l'esprit s'efforce de le penser indépendamment et antérieurement à lui. A terme, la matière est la négation de l'ensemble des prédicats par lesquels l'esprit est défini. L'esprit c'est la conscience, c'est-à-dire la mémoire, l'attention et l'anticipation et, par là, la liberté. La matière n'est rien de tout cela, n'est rien de l'esprit : l'inconscience, le sans mémoire, l'instantané, la nécessité. La matière c'est la mort réelle, le silence et l'oubli et, paradoxalement, c'est la condition de son éternité. La matière est immortelle ou éternelle pour autant

paradoxalement qu'elle a tous ces caractères négatifs. Pour le matérialiste du moins - abstraction faite des attributs positifs que la science prête à la matière (énergie) - la matière c'est l'être sans vie, sans la vie de l'esprit en tous cas. Et, de son point de vue, c'est l'esprit qui 1/ est mortel (c'est lui qui va périr), 2/ non-principe (c'est un effet), 3/ relatif à un corps ou à une société qui joue le rôle de substrat, 4/ plutôt histoire et effort que substance. Et cette disparition de l'esprit n'est qu'un accident de la matière. On pourrait résumer cette idée de la matière par l'essentiel que livre Lucrèce du matérialisme : rien n'existe que la matière et le rien (I, 418-448) ; seule la mort est immortelle (III, 830-1094), seule la matière est éternelle.

Au fond le matérialisme énonce deux choses : a) la matière prime sur l'esprit ; b) la matière est inépuisable, ce qui fonde objectivement l'impossibilité d'une définition de la matière et préserve le matérialisme de sa dépendance à l'égard de la relativité des connaissances scientifiques de la matière. Et pourtant on peut essayer, pour reprendre une fois l'analyse de la définition du matérialisme, de préciser les rapports entre celui-ci et des sciences de la nature.

6) LE MATÉRIALISME EN TANT QU'ATOMISME

Nous aimerions revenir sur le texte de Platon, pour présenter le matérialisme antique. Il est difficile d'identifier ces « Fils de la terre » . Aucune identification à une ou à des écoles philosophiques n'est certaine (les atomistes, les Cyniques, et Antisthène ... ? cf. notice Budé p. 291). Mais on peut tout de même se demander s'il n'y a pas une filiation entre les physiologues et les atomistes, essayant de reconstituer une tradition matérialiste dans la philosophie antique. Nous ferions volontiers l'hypothèse qu'il y a deux, voire trois types de pensée matérialiste dans l'Antiquité : les physiologues, les atomistes et les Fils de la terre qui dans la présentation de Platon associent le matérialisme vulgaire et le matérialisme philosophique. Le matérialisme représenterait bien une des sources de la philosophie, une des inspirations de l'origine de la philosophie, ce qui nous ramène à la présentation *sub specie aeternitatis* de la philosophie dans le texte du *Sophiste* .

De fait la philosophie a une double origine, ionienne (Asie Mineure) et italienne. Les physiologues sont ioniens : la philosophie rend compte des phénomènes physiques (génération, dépérissement, essence des réalités naturelles) en les rapportant à une archè matérielle. Le fond, la souche, le commencement de tout est matériel. Les plus illustres physiologues ioniens furent Thalès, Anaximandre, Anaximène, Héraclite. En Italie du Sud, siège de l'école pythagoricienne, de l'école éléate, la philosophie porte sur le nombre et l'essence intelligible. Toute chose en procède. Le nombre et l'essence a le pouvoir de faire exister toute chose en lui imposant sa mesure. Le principe de toutes choses n'est pas matériel ou dans la matière mais dans les idées. Proclus est le premier à dessiner cette « géographie philosophique » dans le Commentaire sur le Parménide de Platon (1900 p. 94), cité par Jean-Paul Dumont dans les *Eléments d'histoire de la philosophie antique* :

« Les philosophes d'Italie ... se sont occupés tout spécialement des choses qui sont des formes intelligibles ... Les philosophes d'Ionie, au contraire, se sont peu souciés de la théorie des intelligibles, ont étudié dans tous les sens la nature et les œuvres de la nature. [...] L'Ionie sera donc le symbole de la nature ; l'Italie de la substance intellectuelle ; Athènes le symbole de la substance moyenne par l'intermédiaire de laquelle les âmes réveillées remontent de la nature à la raison ».

La première espèce de matérialisme relève d'une philosophie d'un ou de plusieurs éléments. Toute réalité procède d'un principe qui est un élément. Ici il ne s'agit pas exactement de tout réduire à la matière et à son mouvement mais de ramener toutes choses, et pour ainsi dire la matière même, à un élément premier. Il s'agit moins de penser que tout est matière

que de chercher l'élément premier de la matière, moins de penser que la matière est l'origine de tout que de déterminer l'élément originel de la matière. Aristote au début de la *Métaphysique* y revient plusieurs fois, en recourant à une distinction élément/principe qui n'est pas présocratique. Les physiciens se sont attachés à ce qu'il nomme la « cause matérielle ». L'être est réduit à la cause matérielle ; mais ce principe matériel est toujours un élément (ou la somme des quatre comme chez Empédocle).

Lisons et commentons rapidement quelques passages de *Métaphysique*, A, 3 et 6.

Ces textes appartiennent à l'histoire de la philosophie, à l'effort accompli par Aristote, pour situer son système, dans une continuité de recherches antérieures portant sur cette question de toujours : qu'est-ce que l'être ? - c'est-à-dire qu'est-ce que la substance ? (cf. *Mph Z* 1 1028b 4).

Ici il est question plus directement de l'étude des êtres et de la recherche de leurs causes chez les philosophes antérieurs. Aristote commence ainsi par l'histoire de la philosophie à partir de la théorie des quatre causes. Cette théorie est définitive, elle est son apport fondamental dans l'histoire de la philosophie, et c'est vers elle que l'histoire semblait cheminer. Ainsi tous les philosophes antérieurs ont levé un voile de la vérité, mais n'ont pas découvert la vérité totale. Ceux-ci ont privilégié la cause formelle (les pythagoriciens, l'Académie platonicienne), ceux-là ont eu l'intuition de la cause efficiente ou de la cause finale (comme l'Amour et la Haine chez Empédocle, A, 4 985 a 4) d'autres ont tout ramené à la cause matérielle. Il y a toujours un *eulogos* dans toute erreur, qui consiste moins dans une errance de l'esprit humaine, qu'Aristote n'évoque jamais, que dans une fidélité excessive aux principes posés. C'est vrai des éléates qui voyant que l'Un immobile ne pouvait être la cause du mouvement, ont préféré nier le mouvement plutôt que d'introduire une autre espèce de cause ... C'est sans doute encore plus vrai des physiologues, qui ont réduit tous les êtres aux éléments de la matière, c'est-à-dire à la cause matérielle.

En fait Aristote recompose un ordre de la découverte des principes. Dans ce mouvement rétrograde du vrai, il y a bien conjonction, forcée évidemment, entre l'ordre chronologique et l'ordre logique. Il était nécessaire que l'on découvrit d'abord la cause matérielle avant l'efficiente, avant la formelle, avant la finale. Aristote ne s'explique pas vraiment sur cette ordre naturel de la découverte. Mais on peut supposer que l'enquête sur la nature ait dû se tourner vers la matière tout naturellement, ou que quand l'analyse est strictement physique, c'est la cause matérielle qui est nécessairement privilégiée. Seules la causalité formelle et finale relèveraient d'une analyse métaphysique du réel. Et entre la physique matérialiste des physiologues et la métaphysique des éléates et des platoniciens, il y a la science de la nature, c'est-à-dire la théorie aristotélicienne des quatre causes.

On fera une autre remarque. On voit comment la matière pour Aristote :

- n'est pas ce qui est à expliquer mais ce qui permet d'expliquer.

- encore faut-il ajouter que son statut de cause et donc sa vertu explicative lui vient de sa relativité à l'égard de la forme. Ou encore, la matière est une cause relativement explicative et non pas absolument telle. Elle est un sens de la cause, ou elle est un mode d'être qui circonscrit une chose, qui ne saurait être séparé des autres modes d'être.

Les premiers philosophes de la nature ont donc été les physiologues, c'est-à-dire les philosophes de la cause matérielle. Plus littéralement peut-être : « la plupart des premiers philosophes ont pensé que les principes de toutes choses étaient seulement d'une nature matérielle (en ulès eidei) ». Cette matière consiste en un élément, c'est-à-dire ce à partir de quoi toute chose se compose et en quoi elle se décompose. Les corps sont composés à partir d'éléments qui en tant qu'ils sont premiers ou constitutifs de toutes choses sont des principes (B, 3, 998a 27-35). Le texte associe explicitement les notions d'élément et de principe. Cet élément qui est la cause de toute génération n'est pas lui-même engendré. Autrement dit, les physiologues expliquent tout être par la matière qui est nécessairement un élément ; cet élément est proprement substantiel car il constitue l'origine et le terme de toutes les transformations des êtres, et même des autres éléments en lui. L'élément premier et fondamental passe dans les autres. Un élément est le principe de toutes choses, y compris des autres éléments qui se résolvent en lui. Ainsi du feu chez Héraclite qui, se condensant, s'humidifie, et cette eau en se cristallisant se change en terre. Ainsi ce qui différencie les physiologues, c'est finalement le « nombre et la nature » de ces principes matériels c'est-à-dire élémentaires : eau, feu, air, terre, un seul ou plusieurs ? - et non pas la position de principe. L'être = la nature ; donc la recherche des causes = privilège de la cause matérielle, nécessairement donnée dans la forme d'un élément (en ulès eidei), principe de toutes choses et des autres éléments.

Commentant ce même passage Engels, dans la *Dialectique de la nature*, écrit : « nous voyons déjà se dessiner le matérialisme naturel spontané qui, au premier stade de son développement, considère tout naturellement comme allant de soi l'unité dans l'infinie diversité des phénomènes naturels et la recherche dans quelque chose de nettement physique, dans un corps particulier, comme Thalès dans l'eau » (p. 187). Si l'on commente à notre tour, on voit comment le matérialisme moderne reconstitue sa propre tradition, qui remonte ainsi à l'une des origines de la philosophie. Les premiers matérialistes furent les physiologues. Ils représentent le « matérialisme naturel spontané ». Ils procèdent 1) d'une enquête sur la nature ou sur les phénomènes naturels qui suscitent l'étonnement ; 2) de l'hypothèse d'une unité du divers de ces phénomènes, c'est-à-dire d'un principe ; 3) qui ne peut pas être autre chose qu'un élément, c'est-à-dire une nature matérielle particulière, un corps particulier ou une substance particulière, comme l'eau, le feu ...

Il y a pourtant des aspects non-matérialistes évidents chez les physiciens, même s'ils furent tous aussi des savants. Outre que leurs concepts sont indistincts (par exemple sur la différence substance/accidents,

élément/principe précisément), ils sont tous à la recherche du divin, c'est-à-dire de principes qui réassument la valeur du divin. La philosophie se constitue comme une théologie non-religieuse. C'est le principe qui est divin et le principe peut-être un élément matériel. Il y a du « divin » dans la nature, c'est précisément le principe de la nature.

Mais ils anticipent un certain nombre de thèses matérialistes de l'atomisme, qui représenterait le « deuxième stade » du matérialisme pour reprendre le vocabulaire de Engels. Contrairement aux Ioniens (à l'exception des pythagoriciens), ils admettent une pluralité d'éléments primordiaux entre lesquels s'opère le choix. Ils n'en postulent pas un nombre infini, comme les atomistes, mais un ou seulement quatre comme Empédocle qui, comme on l'a vu, rassemble l'enseignement de ces prédécesseurs (l'eau pour Thalès, l'air pour Anaximène, le feu pour Héraclite, la terre pour Xénophane). Ces éléments sont éternels - là encore comme les atomes - et parfois déjà des espèces d'atomes (les « homéomères » d'Empédocle) et surtout ils reprennent la critique d'origine éléatique sur l'impossibilité de l'être et du non-être de s'engendrer mutuellement. C'est l'opinion la plus commune : rien ne naît de rien, et rien ne s'anéantit absolument :

« Ainsi du non-étant rien ne peut naître un jour
Que l'étant soit détruit, cela ne veut rien dire
Et heurte la pensée ; car il sera toujours

Là, quel que soit l'endroit où l'on veuille le mettre » (Empédocle, *Fragment 1*).

« Je te dirai encore : il n'est point de naissance
D'aucun être mortel, et point non plus de fin
Dans la mort [à la fois effrayante] et funeste
Il y a seulement un effet de mélange
Et de séparation de ce qui fut mêlé

Naissance n'est qu'un mot qui a cours chez les hommes » (Empédocle, *Fragment 3*).

Le matérialisme des atomistes se situe sans doute dans l'orientation physicaliste des Ioniens : ils accusent le mécanisme de cette philosophie matérielle de l'élément. Ainsi les atomistes vont développer la version mécaniste de cette philosophie matérielle. Ils se représentent un univers dépourvu de puissance spirituelle et de justice céleste : en effet « rien ne naît de rien ». Tout a une cause naturelle et le monde, c'est-à-dire la matière, est éternelle, puisque tout ce qui se produit naît de quelque chose d'antérieur. Les corps sont composés d'atomes, indivisibles (a-tomos), tourbillonnant perpétuellement dans le vide infini (c'est la 1^e fois que le vide est ainsi reconnu et posé comme un principe), poussés au hasard et formant/déformant des mondes. Mais ce passage à la limite du matérialisme qui, dans l'atomisme, radicalise le mécanisme, réintègre aussi bien des thèses propres à l'idéalisme des philosophes de l'Italie. Du moins est-ce une ligne possible d'interprétation, qui nous ramène une fois encore à la

question de la définition du matérialisme. Le matérialisme en tant qu'atomisme se laisse ramener aux thèses fondamentales suivantes : « rien ne sort du néant ; rien de ce qui est ne peut être détruit ; tout changement n'est que la réunion ou la séparation d'éléments. Rien ne se produit par hasard, tout se produit pour une raison et nécessairement. Rien n'existe que les atomes et l'espace vide ; tout le reste est opinion. Les atomes sont en nombre infini et d'une infinie diversité de formes. [...] Des mondes innombrables se forment et passent, coexistent ou se succèdent. La diversité de toutes choses provient des différences de nombre, de grosseur, de forme et d'organisation de leurs atomes » (Franz Mehring, cité par Jean Salem, *Démocrite*, p. 31, Vrin 1996). Reprenons ces thèses et tâchons des les expliciter.

Trois origines de l'atomisme sont en général envisagées :

1) l'inspiration milésienne d'Anaximandre. L'infini qui est le fond ou le principe renfermant toutes choses - aucun des éléments ne peut être le substrat - est remplacé par l'infinité des atomes. L'illimité substantiel devient l'infini en nombre des atomes.

2) mais les atomes des Abdéritains (Démocrite est originaire d'Abdère en Thrace) se rapprochent aussi des nombres pythagoriciens (cf. Gomperz). Sur deux points au moins :

- ils sont saisis par la seule pensée
- ils sont les éléments constitutifs des choses concrètes et sensibles.

3) mais c'est la source éléate qui est encore la plus déterminante. On va le préciser, les atomes et le vide reprennent l'être et le non-être de Parménide. Comme on l'a suggéré aussi dans le rapprochement avec les pythagoriciens, les êtres atomiques, que seule la pensée peut appréhender. D'où l'opposition entre l'intellection et l'opinion, la réalité et la convention, l'être et l'apparence qui restituent la dualité des voies du *Poème* de Parménide. Démocrite parle explicitement de deux formes de connaissance, l'une légitime et l'autre bâtarde. « A la bâtarde appartiennent toutes choses que voici : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, mais la légitime - les objets de celle-ci sont cachés ». La connaissance sensible ne saisit rien de vraiment réel. C'est seulement à partir de l'intelligence ou de la raison que l'homme peut atteindre la vérité, c'est-à-dire l'être, les atomes et le vide qui sont invisibles par principe (le vide est absolument tel) - même si l'intelligence ne peut connaître « ce qu'est en réalité chaque chose singulière ».

Démocrite, disciple de Leucippe dont on ne sait à peu près rien, concilie l'éléatisme et les conceptions des physiciens. L'être est (Parménide) mais il est matériel et pluriel (physiciens), ce sont les atomes. L'être est discontinu. Partout le même, mais infiniment multiple. Les atomes constituent toutes choses : « les mêmes atomes qui forment le ciel, la mer, la terre, les fleuves, le soleil, forment également les moissons, les arbres, les êtres vivants » (Lucrèce, *De la nature*, I, 8). Il est une métaphore efficace pour se représenter cet univers, la conception atomiste de l'univers, celle

des lettres de l'alphabet, qui permet à partir des mêmes éléments de composer tous les mots possibles. Le monde, les choses du monde ne sont qu'assemblage de combinaisons diverses d'éléments atomiques qui ont deux attributs essentiels : la forme et la grandeur.

Cette comparaison avec l'alphabet, qui doit être nuancée pourtant parce que l'alphabet compte une série finie d'éléments, est justement reprise et utilisée par Aristote en A, 4, pour rendre compte du matérialisme atomiste. Toute chose existe à partir d'unités discrètes, les atomes, par le fait du vide. Les autres causes des choses sont les différences de forme, d'ordre et de position, qui constituent en langage aristotélicien la cause motrice ou efficiente. La cause matérielle, ce sont les atomes et le vide ; la cause efficiente c'est la forme, l'ordre et la position. Et Aristote de s'expliquer à l'aide d'un exemple graphique ou alphabétique, comme si la génération des corps était un effet d'écriture ou d'assemblage typographique. A se distingue de N par la forme ou la figure (schéma - Démocrite employait plutôt *rusmos*) ; AN de NA par l'ordre, et H couché de H par la position - et non pas I mais Z, l'ancienne graphie du Z étant un H couché. Autrement dit le vulgaire est précisément celui qui est comme un analphabète qui ne peut croire et concevoir que la texture du réel, apparemment fluide et continue du sensible, se résout en unités discrètes, radicalement hétérogènes, capables de s'assembler selon des différences de forme, d'ordre et de position, et d'engendrer la multitude infinie des corps, à peu près comme « grâce à un léger déplacement dans les lettres, nous notons par des sons différents "igné" et "ligneux" » (Lucrèce, *id.* I, 911-912).

Le non-être est en quelque façon c'est le vide. Il est comme ce qui sépare les atomes, mais il n'est pas et ce doublement : il n'est rien de matériel, il est infini. Les atomes sont des corps solides, indivisibles - s'ils étaient divisibles, ils le seraient à l'infini et donc rejoindraient le néant ; le monde n'existerait pas - et solides, ce qui est la condition de leur indestructibilité. Ils ont pour propriétés d'avoir une variété infinie de formes, d'être en mouvement dans le vide. Le tourbillon des atomes produit un monde et sa destruction, c'est-à-dire finalement une infinité de mondes. La configuration que forme l'agglomération des atomes, et plus largement un monde, est de l'ordre des apparences, ou de la convention comme dit Démocrite. « Convention que le doux, convention que l'amer, convention que le chaud, convention que le froid, convention que la couleur ; et en réalité : les atomes et le vide ». Il y a deux principes ontologiques : les atomes et le vide, soit l'être et le néant. Le monde et ses qualités constituent l'apparence de la réalité. Donc il y a la matière, c'est-à-dire l'être - tout s'y réduit, y compris l'âme, faite d'atomes sphériques, ayant le caractère du feu - , le vide c'est-à-dire le non-être, le sensible c'est-à-dire l'apparence.

Il faut s'arrêter sur ce point.

a) Les atomes et le vide sont bien les principes de toutes choses. Les atomes sont à l'être ce que le non-être est au vide. Dans ces conditions seuls les atomes et le vide sont vraiment réels, et également réel ; Aristote entre autre le dit : « Leucippe et son compagnon Démocrite déclarent que le plein

et le vide sont les éléments, qu'ils dénomment respectivement être et non-être, être étant le plein et l'étendue, et le non-être le vide et le rare (c'est pourquoi ils concluent que l'être n'a pas plus d'existence que le non-être, parce que le vide n'existe pas moins que le corps) Ce sont là les causes des objets, du point de vue de la matière ». Autrement dit en termes aristotéliens, les atomistes comme les physiologues réduisent l'être à la cause matérielle, et ont ceci de spécifique qu'ils se représentent la cause matérielle comme constituée du double principe des atomes et du vide. L'originalité de cette physique est en effet d'attribuer au vide un rôle essentiel.

- La formule ne doit pas prêter à une interprétation relativiste : « l'être n'existe pas davantage que l'être », ou « le non-être est aussi réel que l'être ». Par une telle formule, l'atomisme prend le contre-pied de l'éléatisme (l'être est/le non-être n'est pas), où l'être du non-être est tout fait d'opinion. L'être se dit en quelque sorte en deux sens : comme *den* et comme *mèden*. Notons que *den* est une espèce d'hapax, qui vient comme un jeu de mot, faire contraste avec *mèden*. L'être se dit comme le plein (atomes) et comme le vide (néant).

- Ce n'est pas un pur non-être, mais il agit sans doute comme un facteur de symétrie, de stabilité et d'ordre, et c'est lui qui en quelque sorte dispense de recourir à l'hypothèse d'une cause intelligente ou finale. Ainsi chez Platon, c'est Dieu qui est ce principe d'exclusion, c'est lui qui « a voulu que toutes choses fussent bonnes : il a exclu, autant qu'il était en son pouvoir, toute imperfection, et ainsi, toute cette masse visible, il l'a prise, dépourvue de tout repos, changeant sans mesure et sans ordre, et il l'a amenée du désordre à l'ordre, car il a estimé que l'ordre vaut infiniment mieux que le désordre » (*Timée*, 30a). L'ordre vaut infiniment plus que le désordre. C'est ainsi que l'intelligence en juge. Si donc l'ordre est, et que l'ordre est nécessairement déterminé par l'intelligence humaine comme ce qui vaut mieux que le désordre, c'est que l'ordre a été l'objet d'un jugement et d'une volonté par une intelligence suprême. L'univers n'a pas pu par lui-même arriver à l'ordre.

Ici on peut lire, en parenthèse, mais pour souligner l'antithèse « idéaliste », l'extrait des *Lois* de Platon. Il est question des violences, des délits et de leur hiérarchie et de celle de leurs peines que la société doit prévoir pour garantir son unité et son autorité. Au début du livre X, c'est les lois sur l'impiété qui viennent au premier plan. L'impiété est un délit social, et l'on examine ses espèces et ses causes, c'est-à-dire les opinions philosophiques ou savantes qui professent l'athéisme. Parmi elles il y a le témoignage d'Empédocle, voire des atomistes qui soutiennent que tout arrive par nécessité naturelle et par hasard. L'alternative est simple : ou bien le hasard et la nécessité de la nature, ou bien l'art et l'intelligence (cause finale, providence). Marc-Aurèle le reprend : « Répète-toi l'alternative : ou bien la providence, ou bien les atomes » (*Pensées*, IV, 3) Ainsi, en 889 b, Platon critique les « philosophes trop matériels » (Leibniz) qui posent la nature et le hasard comme seules causes des éléments matériels et de toutes

les sortes d'êtres, donc qui soumettent l'art et l'intelligence au mécanisme de la nature, hasardeux dans le détail, et qui finalement portent, en morale et en religion, au conventionnalisme. Il y a un rapport nécessaire entre le matérialisme et le conventionnalisme éthique : toutes les valeurs et les croyances sont des conventions.

- L'existence du vide se prouve de différentes façons. Sur le mode logique du raisonnement d'abord. L'atomiste utilise un *modus tollens* ($(p \supset q) \& \neg q \supset \neg p$) systématiquement repris par les épicuriens dans la méthode de « non-infirmité » :

si tout est plein (p), alors le mouvement sera impossible (q) ;

or, nous constatons (par les sens) que le mouvement est réel (non q) ;

donc l'espace n'est pas plein mais au contraire le vide existe (non p).

Mais il avance aussi des preuves empiriques : les phénomènes d'infiltration, de pénétration et d'intussusception, auxquels Lucrèce ajoutera la différence de poids volumique, l'impossibilité physique d'une compression infinie de l'air.

Mais un autre problème se pose sur son statut. Est-il un principe qui cause le mouvement ou un principe qui en est la condition ? Ce qui est certain c'est que, le monde ne saurait être fait que d'atomes, que, sans le vide, aucun monde ne saurait exister, que donc le matérialisme est un atomisme, c'est-à-dire nécessairement une théorie du vide. Touchant le vide, l'expression dont la doxographie use le plus volontiers est : en tô kenô. Le vide est l'espace infini dans lequel les collisions atomiques se produisent. C'est une sorte de lieu dans lequel (to de kénon chôra tis, en è ...) tous les corps s'associent et se dissocient. Mais Aristote en *Physique* VIII (98, 265b 24-26) écrit : « il y en a qui disent que le mouvement se produit par l'effet du vide (dia to kenon) ... » Le vide a-t-il une responsabilité dans le mouvement des atomes - ce qui aurait pour conséquence de postuler une immobilité originaire des atomes ? Mais cette construction à l'accusatif peut se traduire aussi bien : « à cause du fait qu'il y a du vide ». Le vide est la cause du mouvement des atomes comme l'espace qui le rend possible. S'il n'y a pas de vide, alors il n'y a pas de mouvement. C'est en ce sens que le vide, ce non-être très réel, peut être dit cause physique comme les atomes. Le vide est comme élément négatif, élément ou principe séparateur. Son pouvoir mécanique (cause du mouvement) est nul.

b) Mais exister réellement cela veut dire, exister pour la pensée qui les conçoit, ou qui leur assigne ce statut de causes ou de principes. Les atomes et le vide sont imperceptibles : ce qui est vraiment est intelligible.

c) Enfin cette genèse du monde et des mondes, est aussi bien le fruit du hasard que de la nécessité : du hasard parce que les rencontres atomiques ne suivent aucun plan, aucune providence ; de la nécessité parce que ces processus sont entièrement déterminés par le mécanisme des chocs, de leurs combinaisons ... Non seulement l'ordre n'a pas besoin d'être expliqué par l'intervention d'une cause finale et intelligente comme le démiurge de Platon (économie des principes qui satisfait la raison), mais en plus ce

système est détestable en ce qu'il soumet insidieusement l'humanité à la providence ou au destin, puisque « l'action de la providence du Dieu » (30c) surplombe la nécessité elle-même. Il n'y a aucune fin ni à tel mouvement particulier ni au mouvement universel, ni à la nature dans son ensemble.

Le hasard n'est rien d'autre que la nécessité ici. C'est l'autre nom de l'anankè, le point de vue subjectif, celui de l'ignorance sur l'universelle nécessité de la nature. Il n'y a pas le hasard et la nécessité mais le hasard comme le nom d'emprunt de la nécessité irréfragable. *In re*, le hasard ne se distingue par de la nécessité.

Le matérialisme en tant qu'atomisme donc :

- n'est pas un empirisme. Ce n'est pas un matérialisme vulgaire, de la jouissance immédiate et de la connaissance immédiate. Tout est matière mais la sensation n'est pas le critère de la connaissance de la matière - même si c'est par analogie avec le toucher, avec la connaissance sensible que l'intelligence raisonne sur les qualités de l'atome (à l'exception notable de la pesanteur chez Démocrite).

- l'être est matière, c'est-à-dire atomes en nombre illimité et vide illimité. Le vide est la condition nécessaire à la constitution de la matière à partir des atomes. Les atomes sans le vide, ou le vide sans les atomes, le discontinu sans le continu, c'est le néant absolu. L'être procède de la double causalité des atomes et du vide. L'être n'est rien sans la matière qui n'est rien sans le vide. Ce point est particulièrement net dans le poème de Lucrèce. L'être est ou atomes ou vide, et l'être est nécessairement matière, c'est-à-dire atomes pleins dans le vide sans matière. L'être est matériel mais la matière est faite de corps et d'incorporel. Les corps sont impénétrables par d'autres corps, ils sont passifs ou actifs. Le vide est pénétrable par tous les corps et n'est ni passif ni actif. Le vide sans atomes ne serait que néant. Inversement sans l'espace du vide, la matière n'aurait jamais commencé de se constituer. Matière = sans vide = résistance et impénétrabilité ; Vide = sans matière = sans résistance. « Sans lui, les objets ne pourraient aucunement se mouvoir ; car l'office propre de la matière, qui est de faire obstacle et d'offrir de la résistance, se rencontrerait partout et toujours ; rien ne pourrait donc se mettre en marche, puisqu'aucun objet ne prendrait l'initiative du déplacement » (I, v. 335-339). Sans les atomes, aucun mobile ; sans le vide aucun mouvement. Le mouvement est l'existence normale de la matière (Engels) qui requiert le vide comme sa condition absolue.

« Toute la nature, telle qu'elle existe, se compose donc essentiellement de deux choses : les corps, et le vide dans lequel les corps prennent place et se meuvent en tous sens. Pour la matière, le sens commun suffit à en affirmer l'existence : si tout d'abord nous ne posons cette croyance comme un principe inébranlable, quand il s'agira de faits plus obscurs, nous ne saurons à quoi nous référer pour rien établir par le raisonnement. D'autre part, si l'étendue, l'espace, que nous nommons le vide, n'avait pas d'existence, les corps ne pourraient être situés nulle part, ni

se mouvoir dans aucun sens ; c'est ce que nous t'avons montré un peu plus haut. En outre il n'existe rien que l'on puisse dire éloigné et en dehors aussi bien de la matière que du vide, et qui se trouverait pour ainsi dire former une troisième manière d'être (*tertia natura*). Car tout ce qui existe devra par là même être en soi quelque chose. S'il a une masse tangible, si légère et menue soit-elle, elle ira grossir d'une unité grande ou petite, peu importe, pourvu qu'elle existe, le nombre des corps et s'ajoutera à leur total. S'il échappe au toucher, et que d'aucun côté il ne puisse empêcher un corps de le traverser, ce sera évidemment cet espace libre que nous appelons le vide.

En outre tout objet existant en soi ou sera doué d'énergie propre, ou subira lui-même l'action d'autres corps ou sera tel que les choses puissent exister et s'accomplir en lui. Or, être actif ou passif ne peut être que le propre de la matière, de même que fournir l'espace appartient exclusivement au vide.

Donc en dehors du vide et de la matière, il ne peut rester de place, dans la série des choses, à un troisième état susceptible de tomber jamais sous nos sens ou d'être atteint par le raisonnement de l'esprit.

Car, toutes les choses qui ont un nom, se rattachent, comme tu le verras, à la matière ou au vide à titre de propre ou d'accident.

[...]

Tout d'abord, puisque nous avons découvert la double nature et la différence essentielle des deux éléments : matière, et vide dans lequel tout s'accomplit, il s'ensuit nécessairement que chacun d'eux existe par lui-même et pur de tout mélange. Car partout où s'étend l'espace libre que nous appelons le vide, il n'y a pas là de matière ; de même que, partout où se dresse un corps, il ne peut y avoir d'espace libre, de vide. Donc les corps premiers sont de matière pleine et sans vide » (Lucrèce, *De la nature des choses*, I, v.419-452 ; v. 503-511).

- c'est un mécanisme strict, qui reprend une tradition des physiologues présocratiques, tandis que se développe, peut-être à partir d'Anaxagore, qui n'a pas compris sa propre hypothèse du *nous*, la ligne idéaliste qui suppose nécessaire une cause finale ou intelligente à l'ordre du monde. La nature ne devient monde que sous l'action d'une telle cause qui doit lutter contre la tendance constitutive de la matière au chaos. La matière est le principe *anarchique* de l'être.

On pourrait pour être complet et aussi pour relancer l'analyse, lire et commenter les philosophes atomistes de la tradition postérieure, pour dégager les différences entre l'ancien atomisme et le néo-atomisme de la philosophie hellénistique. Ce n'est pas seulement une question d'histoire de la philosophie, mais une question relative aussi à l'essence de la matière. Il s'agit en effet de savoir si l'atome possède intrinsèquement un poids. C'est la question de la pesanteur de l'atome, et donc de l'origine du mouvement des atomes et de la déclinaison, et donc de la formation du monde. Cela engage une reformulation de l'atomisme, c'est-à-dire une réinterprétation de l'être de l'atome et du mécanisme.

On pourrait aussi se demander ce que l'atomisme moderne et scientifique peut retenir de ce matérialisme des grains de poussière de l'atomisme antique, de son influence, de son audacieuse anticipation des découvertes de la physique contemporaine. On remet cet examen à plus tard.

Mais on ne s'en éloignera pas tant que cela, en revenant au matérialisme philosophique, dans sa version moderne ultime, c'est-à-dire marxiste, dans son rapport avec le développement de la science moderne justement.

On rappellera notre précédente conclusion à propos de la définition du matérialisme. Il nous est apparu qu'il énonce deux choses : a) la matière prime sur l'esprit ; b) la matière est inépuisable, ce qui fonde objectivement l'impossibilité d'une définition de la matière et préserve le matérialisme de sa dépendance à l'égard de la relativité des connaissances scientifiques de la matière. Et pourtant on peut essayer, pour reprendre une fois l'analyse de la définition du matérialisme, de préciser les rapports entre celui-ci et les sciences de la nature.

7) MATÉRIALISME ET NOUVELLE PHYSIQUE

Nous pourrions revenir sur le statut du matérialisme face aux défis de la science physique. Car aussi bien Lénine propose dans *Matérialisme et empiriocriticisme* une défense et illustration du matérialisme, à l'intérieur même du marxisme, dans la continuité de Engels, dans l'*Anti-Dühring* et dans son *L. Feuerbach ou la fin de la philosophie*.

La matière disparaît. Tel est le slogan de la nouvelle physique ou des philosophes qui s'en réclament. Autrement dit la nouvelle physique constitue la réfutation du matérialisme. Pourtant face à cette contestation par les sciences de la thèse philosophique du matérialisme, il faut se poser deux questions. Lénine dans sa défense et illustration du matérialisme contre les marxistes « réactionnaires », se demande au fond 1) si la réfutation du matérialisme ne procède pas d'une interprétation idéaliste de la physique contemporaine et de ses récents résultats ; 2) quel est le matérialisme qui se trouve réfuté par l'interprétation idéaliste de la physique.

La « matière » disparaît, cela revient à résumer d'une formule l'idée que la réalité s'évanouit, que la matière disparaît dans son milieu et dans l'électricité, que les propriétés de la matière, qui passaient pour absolues : l'impenétrabilité, l'inertie, la constance de la masse, deviennent relatives à certains états de la matière. Analysant sa structure, la physique contemporaine ne parle plus de « la matière » mais de corpuscules, d'ondes, d'énergie. L'atome est depuis longtemps décomposé en particules plus élémentaires. L'hypothèse atomiste a reçu une base expérimentale et Rutherford (1911) propose un modèle planétaire de l'atome : un noyau chargé positivement autour duquel gravitent des électrons de charge opposée : l'atome est donc fait essentiellement de vide - et l'on sait encore, depuis, que le noyau est composé de nucléons qui sont de deux sortes, les protons et les neutrons qui ne portent pas de charge électrique, dont la masse est voisine de la masse globale de l'atome. La physique moderne a vérifié l'hypothèse atomiste mais en abandonnant la thèse (philosophique) de l'insécabilité de l'atome. On est passé à la physique des particules, qui n'a cessé de découvrir de nouveaux constituants ultimes de la matière.

Ainsi la matière disparaît au moins à un double titre. D'une part la physique des particules oblige à une réforme intellectuelle et induit une « psychanalyse » de notre concept de l'atome et donc une nouvelle philosophie de la matière. Mais la matière disparaît également si le principe de la constance de la masse, une des lois fondamentales de la mécanique rationnelle, de la dynamique, se révèle relative.

1) NI CHOSES, NI CHOCS

Nous allons ici suivre les analyses de Bachelard dans l'*Activité rationaliste de la physique contemporaine* (1951). Il montre que nous devons faire le deuil de nos représentations usuelles, confirmées par le matérialisme de Démocrite, quand on envisage le concept de corpuscule. Le philosophe ne prétend pas connaître la matière, mais il lui appartient de construire la philosophie de la science de la matière, en l'occurrence « réduire la notion de corpuscule à sa nouveauté et [...] insérer cette notion de corpuscule dans son exact contexte axiomatique » (p. 75). Puisque « la science crée de la philosophie » (*Nouvel esprit scientifique*, 1934), il faut voir comment la science contemporaine crée ou modifie les concepts philosophiques de la matière. D'après Bachelard on peut avancer trois thèses qui barrent « tout de suite les intuitions paresseuses » (p. 76).

« 1/ *Le corpuscule n'est pas un petit corps*. Le corpuscule n'est pas un fragment de substance. Il n'a pas de qualité proprement substantielles ».

La désubstantialisation de la matière, par celle du concept de corpuscule, consiste si l'on veut plutôt à réaliser l'attribut, l'électricité du corpuscule, qu'à attribuer la qualité d'électricité à un substrat pensé séparément, et supposé capable d'existence par soi. On ne peut plus penser l'existence d'un être et l'existence de ses propriétés. On ne connaît l'électricité que sous la forme d'électrons et de protons et inversement on ne connaît ces particules qu'électrisées. Bachelard peut ainsi écrire : « Le corpuscule électrique n'est pas un petit corps chargé d'électricité. Une analyse linguistique serait trompeuse. L'analyse philosophique usuelle est, elle aussi, à proscrire. Il nous faut en effet opérer la synthèse totale de l'attribut et de la substance, ou, pour mieux dire, nous devons "réaliser" purement et simplement l'attribut. Derrière l'attribut électricité, il n'y a pas à considérer la substance matière ». S'il y a une ontologie du corpuscule, elle « barre d'un trait particulièrement net toute fuite dans l'irrationalisme de la substance » (p. 77).

« 2/ *Le corpuscule n'a pas de dimensions absolues assignables* ; on ne lui assigne qu'un *ordre de grandeur*. Cet ordre de grandeur détermine plutôt un *zone d'influence* qu'une *zone d'existence*. Ou, plus exactement, le corpuscule n'existe que dans les limites d'espace où il agit » (p. 77).

Bachelard en profite ici pour remettre en cause le caractère absolu que joue pour la philosophie, pour l'atomisme philosophique, la notion d'impenétrabilité. Il y a bien des limites à la compression des gaz, il y a bien des limites aux mouvements des molécules mais rien qui s'exprime en termes d'impenétrabilité radicale.

« 3/ *Corrélativement, si le corpuscule n'a pas de dimensions assignables, il n'a pas de forme assignable* » (p. 78).

La géométrisation de la matière n'a lieu qu'au niveau de la composition des éléments, non pas au niveau de la vie de ces éléments. L'architecture géométrique vaut pour le niveau moléculaire de la matière. « C'est quand la composition passe de l'atome à la molécule que la

géométrie de la matière apparaît vraiment. La molécule, elle, est un petit corps. La molécule, elle, a une géométrie. La molécule, elle, a des grandeurs assignables. C'est un édifice » (p. 79). C'est vrai *a fortiori* des macromolécules. Dans le simple, avec l'élémentaire, on perd la structure. D'une certaine façon, une « déclinaison » s'est produite entre l'atomisme antique et la physique contemporaine : l'atome moderne est devenue comme le dit Bachelard au chapitre IV, une hypothèse de la chimie. La différence entre l'atome et le corpuscule renvoie à une distinction entre la chimie et la physique qui traitent la matière, l'une comme atomes et combinaisons d'atomes, comme des substances, l'autre comme des corpuscules élémentaires, comme des causes.

« 4/ *Puisqu'on ne peut attribuer une forme déterminée au corpuscule, on ne peut pas davantage lui attribuer une place très précise* » (p. 79).

Bachelard évoque ici la relation d'incertitude d'Heisenberg selon laquelle la localisation du corpuscule est indéterminée. Le corpuscule a une manière d'être, éphémère parfois, insaisissable souvent, non-localisable toujours, qui défie la pensée de l'existence située. Le corpuscule révèle un mode d'être qui défie notre définition de l'existence comme *être-là*. Le corpuscule est sans être ici ou là. La science des particules défie donc la philosophie, habituée à définir l'être à partir de l'objectivation de son existence située. Encore une fois, s'il y a une ontologie des particules, elle exige une « nouveau départ » (p. 80) de la pensée. Elle oblige à remplacer la phénoménologie, qui serait toujours une conscience d'index (viser l'existence de la chose en pointant son doigt dessus), par une nouménologie : l'objet est un objet de pensée, et non pas un être sur le modèle de la chose qui existe de façon située, et cet objet de pensée est indissociable des expériences techniques pour en repérer l'existence fugitive et incertaine. Cette ontologie est une nouménologie qui est nécessairement « une ontologie conditionnée par l'expérience technique » (p. 82).

« 5/ *Dans plusieurs circonstances, la microphysique pose, comme un véritable principe, la perte d'individualité d'un corpuscule* » (p. 81).

Ici c'est le fameux problème des indiscernables qui se trouve reposé.

« 6/ Enfin, dernière thèse qui contredit l'axiome fondamental de l'atomisme philosophique : *la physique contemporaine admet que le corpuscule puisse s'annihiler* » (p. 82) ; L'expression « la matière disparaît » trouve ici sa pleine justification. C'est l'ancien adage des physiologues, de l'atomisme antique : « rien ne naît de rien, rien ne se perd » qui est frappé, sinon de nullité, du moins de relativité. L'intuition fondamentale de l'atomisme était en effet que la matière est constituée d'éléments absolument résistants et éternels. La mort est un événement de déliaison des éléments et jamais leur destruction.

Sans doute la désintégration de l'atome n'est pas si totale que rien n'en subsiste. Mais le quelque chose n'est justement jamais une chose. Aussi la possibilité de l'annihilation du corpuscule révèle-t-elle l'intuition fondamentale de l'atomisme philosophique : la représentation réaliste de l'atome comme une chose en modèle réduit. « Les atomes étaient alors

conçus comme des petits solides, comme des petites choses. L'atomisme était la doctrine, par excellence, des chosettes » (p. 82).

La disparition de la matière se traduit, dans la perspective bachelardienne, comme la défaite du chosisme et du choquisme, c'est-à-dire pour l'essentiel la philosophie de la matière, puisque la critique vaut aussi bien pour l'atomisme antique que pour la physique cartésienne. Le mouvement de la matière ne consiste pas dans des chocs multiples de choses minuscules. L'atome n'est pas une « chosette » (*ibid.*) en état de choc ... Les notions de chose et de choc sont des obstacles épistémologiques à un matérialisme rationnel. « En fait la notion d'un corpuscule défini comme "un petit morceau de l'espace" nous ramènerait à une physique cartésienne, à une physique démocritéenne *contre* lesquelles il faut penser si l'on veut aborder les problèmes de la science contemporaine. La notion de corpuscule conçu comme un petit corps, la notion d'interaction corpusculaire conçue comme le choc de deux corps, voilà exactement des *notions-obstacles*, des notions arrêt-de-culture contre lesquelles il faut se prémunir » (p. 86). Au fond l'atomisme, quelque idéaliste qu'il puisse paraître, opère sa construction de l'élément à partir de la chose sensible, ce que confirmera Meyerson cité par Bachelard : « Le concept de l'atome corpusculaire dérive de notre sensation tactile, tout comme celui de l'atome dynamique est issu de la sensation d'effort » (pp. 83-84). La sensation reste la préhistoire du concept d'atome. Chaque chose (corps) est faite d'atomes ; l'atome est pensé comme une chose en miniature. La raison est ici victime des intuitions premières. L'atome c'est la chose intériorisée dans la matière qui, comme elle, se définit par son individualité, ses déterminations objectives (grandeur, forme, pesanteur), sa localisation spatiale. Or au lieu de voir la réalité atomique comme le même monde en petit, il faut l'envisager comme un autre monde avec d'autres lois qui défont nos habitudes de pensée, nos intuitions profondes.

La matière disparaît en s'effondrant sur elle même. Le corpuscule est la mise en abîme de l'atome ou de son concept philosophique. La matière s'absente comme ce qui n'est jamais donné, ni comme corps, ni comme atomes. Ce qui disparaît c'est l'idée de la matière comme donné. Les corpuscules sont des objets à construire, des objets provoqués par les techniques électriques. « On ne peut même pas dire que les corpuscules soient des données cachées. Il faut plutôt les inventer que les découvrir. Les corpuscules se situent à la limite de l'invention et de la découverte » (p. 87). La matière existe sans doute encore mais non plus comme donnée objectivement soit à la sensation soit à la raison. Elle n'existe plus sur le mode du donné. Son existence est indissociables des théories et des instruments pour la révéler. Mais venons-en à présent au second point.

2) MASSE ET MATIÈRE DANS LA PHYSIQUE MODERNE

Poincaré peut ainsi titrer, à la fin de *La Science et l'hypothèse*, le chapitre XIV : « La fin de la matière » (p. 246). La physique mathématique reposait entre autre sur le principe de Lavoisier, ou principe de la conservation de la masse. La masse est une propriété de la matière, sa propriété essentielle, qui entre dans la définition et dans l'explication du principe de l'inertie. Rappelons que le principe d'inertie constitue la première loi de Newton : « Tout corps persévère dans son état de repos ou de mouvement rectiligne en ligne droite, sauf si des forces "imprimées" le contraignent d'en changer » (*Principia mathematica*, p. 40 - éd. Ch Bourgois). L'inertie est donc cette propriété fondamentale de la matière qui la fait résister aux variations du mouvement. C'est la propriété de résistance de la matière à se mettre en mouvement ou à perdre le mouvement déjà acquis. Or Newton explique que les corps possèdent nécessairement une inertie du fait qu'il contiennent une quantité de matière, c'est-à-dire une masse. Newton en a fait l'objet de la définition I : « La quantité de matière est la mesure que l'on tire à la fois de sa densité et de son volume ». Et dans l'explication : « C'est cette quantité que, dans tout ce qui suit et couramment, j'entends sous le nom de corps ou de masse » (p. 23). La pierre lâchée du haut du mat du bateau continue son mouvement par l'effet de sa masse. Donc les corps possèdent une force d'inertie, c'est-à-dire une force de résistance aux variations de mouvement, par le fait de leur quantité de matière c'est-à-dire par leur masse.

La mécanique rationnelle posait comme absolue la constance de la masse. Tous les corps conservaient leur masse quelques soient les changements qui leurs survenaient. La masse était posée comme indépendante du mouvement, de l'état physique, de l'état chimique, de la température. Ainsi si l'inertie constituait la propriété constitutive de tout corps matériel, la masse en vertu de sa constance pouvait à bon droit passer pour l'essence de la matière. En fait on n'explique pas l'inertie de la matière par la masse, mais on définit la masse d'un corps par son « coefficient d'inertie ».

Poincaré écrit ainsi :

« L'attribut essentiel de la matière, c'est sa masse, son inertie. La masse est ce qui partout et toujours demeure constant, ce qui subsiste quand une transformation chimique a altéré toutes les qualités sensibles de la matière et semble en avoir fait un autre corps ». La masse est ce qui demeure constant sous le changement. La masse est sinon l'essence du moins « l'attribut essentiel », de sorte que sa disparition, c'est-à-dire précisément la variation de sa masse, revient à une déréalisation de la matière. « Si donc on vient à démontrer que la masse, l'inertie de la matière ne lui appartiennent pas en réalité, que c'est un luxe d'emprunt dont elle se pare, que cette masse, la constante par excellence, est elle-même susceptible d'altération, on pourrait bien dire que la matière n'existe pas. Or, c'est là précisément ce qu'on annonce » (p. 245). La masse n'est pas ce qui

appartient par soi ou de façon constante à la matière. On a pu montrer que la masse augmentait avec la vitesse, et que quand cette vitesse tend vers la vitesse de la lumière, la masse et donc l'inertie tendent vers l'infini (infiniment grande). Les corps opposeraient une inertie infinie aux abords de la vitesse de la lumière.

Mais qu'est-ce que ces découvertes remettent en cause exactement ? Le matérialisme mécaniste classique sans aucun doute, le matérialisme métaphysique ou abstrait avec lequel il se confond, c'est-à-dire le matérialisme non-dialectique. Cependant le matérialisme dialectique, de Marx et d'Engels, ne subit aucun préjudice du fait de ces découvertes. En effet pour celui-ci :

a) les contradictions sont dans la nature : la matière ne possède aucune propriété absolue, qui n'interdise de découvrir la possibilité d'une propriété contraire. L'essence de la matière est son mouvement - autant dire qu'aucune propriété ou aucun état de la matière ne sont essentiels. Tout est relatif dans la nature. Engels le disait dans l'*Anti-Dühring* : « la nature est le banc d'essai de la dialectique et nous devons dire à l'honneur de la science moderne de la nature qu'elle a fourni pour ce banc d'essai une riche moisson de faits qui s'accroît tous les jours, en prouvant ainsi que dans la nature les choses se passent, en dernière analyse, dialectiquement et non métaphysiquement, que la nature ne se meurt pas dans l'éternelle monotonie d'un cycle sans cesse répété, mais parcourt une histoire effective » (p. 52). Loin que les sciences réfutent le matérialisme, c'est le matérialisme en tant qu'il est dialectique qui a posé ce que les sciences de la nature ont établi ensuite avec des faits. Et ce qui vaut pour la nature dans son ensemble vaut pour la matière elle-même. Les savants doivent apprendre à penser dialectiquement s'ils veulent en quelque sorte comprendre leurs propres résultats. Le matérialisme dialectique constitue la philosophie nécessaire et adaptée de la science moderne. La crise des sciences, l'état de confusion sur l'interprétations des découvertes et des nouveaux faits est une crise provisoire : c'est l'effet du conflit entre les savants « dialectiques » et les savants, plus nombreux encore « métaphysiques ». « Avant tout autre, il faut citer ici Darwin, qui a porté le coup le plus puissant à la conception métaphysique de la nature en démontrant que toute la nature organique actuelle, les plantes, les animaux et, par conséquent, l'homme aussi, est le produit d'un processus d'évolution qui s'est poursuivi pendant des millions d'années. Mais comme jusqu'ici on peut compter les savants qui ont appris à penser dialectiquement, le conflit entre les résultats découverts et le mode de pensée traditionnel explique l'énorme confusion qui règne actuellement dans la théorie des sciences de la nature et qui met au désespoir maîtres et élèves, auteurs et lecteurs.

Une représentation exacte de l'univers, de son évolution et de celle de l'humanité, ainsi que du reflet de cette évolution dans le cerveau des hommes, ne peut donc se faire que par voie dialectique, en tenant constamment compte des actions réciproques universelles du devenir et du finir, des changements progressifs et régressifs » (p. 52).

b) par conséquent toutes les propositions scientifiques sur la structure de la matière sont aussi relatives ou provisoires. Toutes les connaissances sont relatives. Mais précisément il y a une façon idéaliste et une façon matérialiste d'envisager cette relativité. En effet de ce que l'on a découvert qu'il n'y avait pas de propriété absolue dans la matière, on a conclu que la matière n'est pas la réalité absolue. Au motif qu'aucune connaissance scientifique n'est définitive, on a cru bon de traiter toutes les lois de la nature comme autant de conventions (Poincaré).

Au contraire le matérialisme avance simplement deux énoncés. 1) Si l'on considère qu'il existe une réalité objective, indépendante de l'esprit, fut-elle éclatée en atomes, en électrons ..., alors on est matérialiste, et aucune nouvelle connaissance, par principe toujours provisoire, ne peut réfuter cette position matérialiste. « Si l'on veut poser la question au seul point de vue juste, c'est-à-dire au point de vue dialectique-matérialiste, il faut se demander : les électrons, l'éther *et ainsi de suite* existent-ils hors de la conscience humaine, en tant que réalité objective ou non ? A cette question les savants doivent répondre et répondent toujours sans hésiter *par l'affirmative*, de même qu'ils n'hésitent pas à admettre l'existence de la nature antérieurement à l'homme et à la matière organique. La question est ainsi tranchée en faveur du matérialisme, car le concept de matière ne signifie, comme nous l'avons déjà dit, en gnoséologie *que ceci* : la réalité objective existant indépendamment de la conscience humaine qui la réfléchit » (p. 255).

ADDITION : MATIÈRE ET NÉOPLASTICISME

On peut placer toute une évolution de l'art moderne et contemporain sous le signe de la matière, ou de la rematérialisation. Nous suivons ici les suggestions de Dagognet dans *Rematérialiser*. La thèse de l'ouvrage est ainsi résumée : « La science, du moins celle que parfois on enseigne, la philosophie et l'art ont marché souvent du même pas, descendant cette pente, celle de la "dématérialisation" » (p. 223). L'art moderne remonte la pente : « Ainsi le peintre, moins soucieux de ses pensées ou de ses impressions, et même de son savoir compositionnel, travaille à la rédemption des pâtes, des huiles, des mots et de ses outils. Il oblige à regarder ce que nous néglignons : la liturgie d'un matériau libéré pourrait constituer l'âme de son exubérance. Et cet art risque d'autant moins de s'épuiser que chaque jour lui apporte des moyens nouveaux à apprivoiser et à investir (des sons, des pigments, des enduits). *Mirobolus, Macadam et Cie*, de Dubuffet, n' a pas hésité [...] à manipuler et à étaler « le goudron, l'asphalte, le bitume », les terres et les sables, ou bien à nous proposer, en deçà de toute idée, le seul pullulement des grains, ou encore le craquelé, le strié, le marbré, l'enchevêtré. Tapiès échappe au géométrisme et récuse aussi la tradition intellectualiste (des taches, des inscriptions, des empreintes, des graffiti, des lignes) [...] Eux et tant d'autres participent à l'exercice libérateur : il convient que l'ignoré ou l'écrasé d'hier puisse revenir, s'exprimer et s'offrir à notre reconnaissance, dévoile donc ses possibilités » (id.).

De nombreux artistes ont pu ainsi s'opposer au primat de la forme dans l'art, c'est-à-dire le primat de la représentation, et ainsi participer à une critique matérialiste de la philosophie qui a fondé depuis toujours ce primat. On le sait, c'est la dématérialisation qui constitue le principe de l'histoire de l'art selon Hegel.

Encore y a-t-il là une difficulté : la non-figuration est un défi à la représentation et pourtant relève plutôt d'une esthétique de la forme. Le rejet de la représentation peut ainsi se faire dans un sens formel ou dans un sens matériel. Aussi faut-il préciser en quoi consiste cette « revanche des néo-plasticiens » dont parle Dagognet, qui accomplit dans l'art ce qui se produit dans les sciences et les nouvelles technologie (néo-matériaux). Le déni de la représentation - l'art n'a plus pour fin de plaire et d'instruire - s'accomplit par la mise en évidence des matériaux, par le recentrement de toute l'activité artistique sur le substrat matériel. Il y a une vie (des formes ?), il y a quelque chose avant la représentation. Ou encore ce qui constitue l'objet, avant sa fonctionnalité ou sa beauté (technique/art), c'est

sa matière, ce dont il est fait. Le néo-plasticisme (l'art matériste) descend en dessous de la représentation, non pour retrouver la forme pure, affranchie de la loi du concept, seule susceptible d'un sentiment esthétique pur (beauté libre), mais pour retrouver les matières, les pâtes, les épaisseurs, la chairs, les fibres, les surfaces en tous genres.

On retiendra dans cette insurrection de la matière ces quelques caractères les plus saillants :

- passage d'un art de la représentation à un art de la présentation
- rupture avec la peinture d'atelier et le chevalet (la rue, la nature, le corps ...)

- glorification de la surface : soit l'éloge du fond, l'indifférencié du fond, soit l'expérimentation sur le support en tant que tel

- usage sans discrimination de tous les matériaux, y compris les matières les plus pauvres, les rebuts, les déchets de la société de consommation - ce qui intéresse le néo-plasticien dans ces matériaux c'est :

- a) la preuve d'une liberté expressive et créatrice sans limites : l'artiste s'affranchit du « diktat » de la forme et de la représentation, du choix social concernant les matériaux nobles ou vils. Et d'une certaine façon la libération de la matière est une manière de participer aux luttes de libération des minorités (la matière comme le symbole même de la minorité opprimée). Le souci du beau, le primat de la forme, le pouvoir par l'enseignement et la domination, tout va de pair : « Où beau apparaît, prenez vos lorgnettes et regardez derrière. Derrière, il y a le magister avec sa férule et derrière lui le gendarme. Si c'est du beau que vous avez dessein de produire, vous êtes de leur bord, vous enrichissez leur étal de marchandise, vous alimentez leur prêche » (Dubuffet, *L'homme du commun à l'ouvrage*, p. 375).

- b) un acte « politique » de critique de la société moderne : montrer ce que la société ne veut pas voir

- c) un rappel de l'histoire (souffrance, mépris, détérioration...) qui a laissé son empreinte muette en eux.

Autrement dit affirmer en quelque sorte 1) le primat de la matière en faisant du substrat le lieu de l'opération expressive de l'art, jusque là dévolue à la forme (représentation), 2) l'équivalence de tous les matériaux : la dignité de la matière gagne toutes les matières.

Mais à terme, deux questions se posent : d'une part matière et matériaux sont-ils vraiment synonymes ? D'autre part cette revanche de la matière se fait-elle dans le sens de l'informel ? La rematérialisation de l'art réalise-t-elle l'absence de formes ? Bref peut-on considérer que ces expérimentations et ce culte de la matière ont réussi à se passer de la forme ? Le travail sur la matière quelconque (tous les matériaux) peut-il révéler quelque chose d'aussi énigmatique que l'informe ? Ainsi pour évaluer la pertinence du projet des néo-plasticiens, il faut le mesurer à l'analyse aristotélicienne des concepts de matière et de forme. Suffit-il de supprimer toute forme prégnante pour trouver la matière comme l'informe ?

Si la forme se réduit au contour ou même à l'idée, on peut envisager le paradoxe d'une présentation de la matière dans tous ces états qui soit une présentation de l'informe. Si la forme, aussi indécise soit-elle au plan de la perception, est ce qui constitue ontologiquement tout étant, alors l'art, pas plus qu'une autre activité humaine, ne peut se mesurer à la possibilité de la négation de la forme : l'art trouve dans la réquisition de la forme sa limite absolue.

MENU DE NAVIGATION

en mode plein écran dans Adobe Reader

Déplacez la palette du sommaire ci-dessous en la saisissant par la barre du haut et redimensionnez-là à l'aide du coin en bas à droite.

**Cette palette vous permet de vous reporter aux têtes de chapitres.
Ne la fermez pas !**

Le présent menu se trouve en dernière page

Comment lire ce document ?

utilisez les raccourcis clavier

Avancer d'une page :
(sauf depuis cette page)

clic ou ↵ (entrée)

Reculer d'une page :

ctrl + clic ou
↑ + ↵ (maj + entrée)

Sortir et quitter :
(en haut à gauche du clavier)

esc (escape)

- ✓ La main ou le pointeur doivent se trouver **dans l'espace de la page**
- *et non dans le sommaire* - pour que ces raccourcis fonctionnent.

Vous pouvez également utiliser le petit navigateur en bas à droite du clavier :



Cliquez sur les liens ci-dessous pour :

! ou utilisez les raccourcis clavier :

Imprimer des pages

ctrl + p

Reprendre la lecture
à la page que vous venez de quitter

) **Commencer la lecture ...**

Le mode plein écran est un affichage de lecture.

Pour effectuer des recherches dans ce document, utiliser le zoom ou prendre des notes de marge, il est conseillé de passer en affichage standard : appuyez sur la touche **esc** de votre clavier.

Ce menu s'adresse aux personnes non familières de la lecture écran. Les initiés de la navigation clavier pourront se servir de tous les raccourcis habituels.